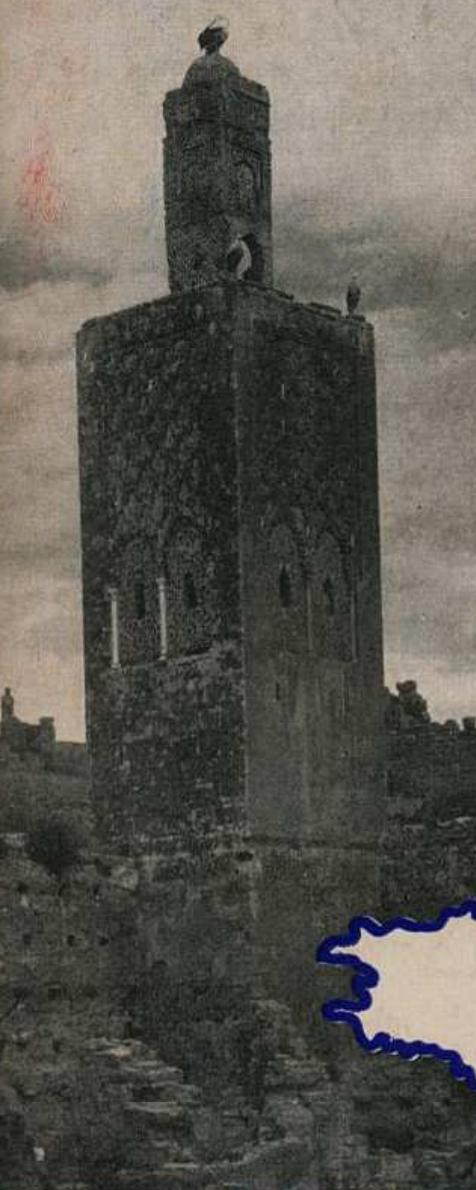


No. 2 NOVEMBRE 1943

NEWS
FROM
FRENCH
AIR FORCE
STUDENTS

25^{CTS.}

MAIL



PETIT COURIER DE F. MAIL

Le 20 Octobre 1943.

J'ai lu pendant notre voyage de retour la revue dont vous avez bien voulu me remettre le premier exemplaire. Elle est extrêmement intéressante et bien faite et je vous en félicite très vivement vous et tous vos collaborateurs. Vous m'avez fait, en me remettant ce document, le plus grand plaisir et je vous en remercie tous très vivement.

J'ai été bien heureux au cours de cette tournée de constater combien nos jeunes aviateurs travaillaient avec ardeur et représentaient dignement leur pays, tant par les résultats qu'ils obtiennent que par leur tenue. En attendant l'heure du combat, vous servez ainsi au mieux les intérêts de votre pays et je vous en félicite bien vivement.

Bien cordialement à vous.

*Le General de Division M.E. Bethouart
Chef de la Mission Militaire Française
aux Etats-Unis.*

Pour quoi, vous contenter de dire—"Voila, ce qui intéresserait F. MAIL"—

Pour quoi, vous contenter de dire—"Ceci n'est pas très fameux"—

Ecrivez donc ce que vous pensez bien franchement.

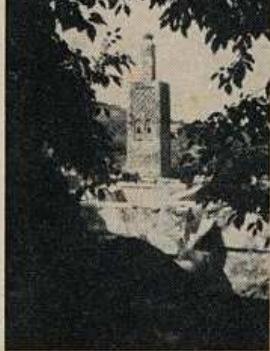
Aidez F. MAIL à faire mieux chaque fois.

Enfin, pensez aussi que F. MAIL ne vit pas seulement que d'amour et d'eau fraîche....

Weatherford Printing Company

TELEPHONE 5738

TUSCALOOSA, --:-- ALABAMA



SOMMAIRE DU No. 2

1. COUVERTURE. *Après avoir présenté dans son premier No. Strasbourg,*

Le Necropole Merenide du CHELLAH fut batie par le sultan ABOUL ASSAN vers 1339. Elle recouvre en partie l'ancienne ville romaine de SALA dont le Forum a ete mis a jour pres de la mosquee des Frinces Merenides, mosquee dont on peut voir ici la reproduction.

F. MAIL tourne maintenant les yeux de ses lecteurs vers l'empire français vers l'Afrique du Nord, le Maroc, Rabat, le Chellah . . .

2. COMPOSITION—*de l'E.A.R. Massimi—Page 17.*

3. "MORTS POUR LA FRANCE" *par l'Aspirant Cougard*

4. "IL Y A CENT ANS, MON ARRIERE GRAND'PÉRE" *par le Sous-Lt. Lefebvre des Noettes*

5. "IL Y A UNE ANNÉE EN AFRIQUE DU NORD" *par l'E.A.R. Mouries*

6. "VOYAGE EN ESPAGNE" (suite) *par le Lieutenant Melchior*

7. "BRISSOTIN AUX U.S.A." *par le Sous-Lieutenant De Gramont*

8. "LA CROISIERE DU CAOUTCHOUC" *par l'E.A.R. Alexandre*

9. "EXPUSÉ DE LORRAINE" *par le Caporal-Chef Bardon*

10. DIEU ET LES FRANÇAIS *par Charles Peguy*

11. "LES CIGOGNES DU CHELLAH" *par le Sergent Gramusset*

12. LES ETATS-UNIS DE 1939 à . . . 1943 *par l'E.A.R. Aboudaram*

13. ABBEVILLE—EAU-FORTE DE SAMUEL CHAMBERLAIN

14. LA CULTURE FRANÇAISE EN GRÈCE *par l'E.A.R. Peyronnet*

15. LA CHAMPAGNE *par le Sous-Lieutenant Meunier*

16. SAINT-EMILION *par l'Aspirant Guillaume*

17. PRECISIONS SUR LE MOTEUR *par l'Aspirant Tellier*

LE SUCCES DE F. MAIL

Conçu pour être d'abord un modeste bulletin de liaison entre les différents détachements français du C.F.P.N.A. dispersés dans divers camps d'entraînement du territoire des Etats-Unis, F. MAIL dès son premier numéro s'est placé dans les premiers rangs des revues de langue française, publiées en Amérique. Son tirage initial prévu pour mille exemplaires a atteint 5000. Le courrier reçu a rendu compte de la sympathie et même de l'affection touchante de ses premiers lecteurs français et américains.

Le No 2 compte 40 pages au lieu de 32 dont 4 en couleurs. Il sera largement diffusé non seulement parmi les militaires français mais dans le public des grandes villes, dans les universités et écoles.

Le numéro de Noël comptera un nombre de pages encore supérieur, des articles rédigés en langue anglaise, des vieux chants de Noël (français) avec musique.

Rédigé, composé et mis en pages, dans les courts instants de loisir laissés par un entraînement intensif, ses lacunes et ses imperfections sont un témoignage même de sa spontanéité et de sa jeunesse.

Que tous ceux qui nous ont écrit ne nous gardent aucune rigueur du retard apporté à leur répondre . . . mais la vie de camp s'accorde mal avec les exigences d'une salle de rédaction.

F. MAIL souhaite qu'un contact plus étroit et plus régulier s'établisse entre les différents détachements des diverses spécialités et qu'en particulier chaque mois à la date du 15, parvienne un bref résumé de la vie de chaque base, assorti des articles, des photos, des dessins, etc. . . . des collaborateurs volontaires, ainsi que de leurs critiques et de leurs suggestions.

Un panorama vivant du C.F.P.N.A. pourra être ainsi obtenu et l'éloignement de la mère-patrie aura disparu pendant quelques instants, pour le plus grand bien de tous.

Enfin, achetez F. MAIL et apportez-le comme un souffle et un souvenir de France, à tous ceux qui vous accueillent sur la terre américaine pour vos week-ends.

Un calcul facile prouve que si chaque membre du C.F.P.N.A. achetait 5 exemplaires seulement chaque mois, il serait possible d'édition un F. MAIL d'un volume presque double.

Enfin, trouvez de la publicité pour F. MAIL qui nous aidera à soigner la présentation, à éditer des hors-textes, représentant les beaux paysages de France, pour orner vos chambres.

F. MAIL a déjà commencé son tour du monde. Il est parti pour le Canada, l'Afrique du Nord, St. Pierre et Miquelon, Madagascar, Tahiti, la Nouvelle Calédonie, l'Angleterre, l'Amérique du Sud.

N'est-il pas facile d'imaginer le réconfort qu'il peut apporter aux Français et aux amis de la France dispersés dans le vaste monde à qui il vient dire:

—“Courage, l'armée française pourra prendre son rang et l'aviation française prendra sa part bientôt dans la libération du sol national.”

“F. Mail,” votre “F. Mail,” soldats du C.F.P.N.A., bientôt dans vos carlingues arrivera jusqu'en France à laquelle vous ne cesserez jamais de penser.

Et plus tard, nos prisonniers, nos déportés du travail obligatoire, pourront voir par ce double témoignage que pendant leur martyr, vous n'avez pas cessé de travailler, de toutes vos forces et par tous vos moyens, avec votre cœur comme avec votre esprit pour le pays dououreux.

Que, soldat au plein sens du terme, vous êtes aussi restés des hommes intelligents et sensibles, c'est à dire, doués de ces qualités que nos ennemis n'ont pas cessé de nous envier.

**LIEUTENANT
MARTINKOVIC**
(De l'Armee Americaine)



**ASPIRANT
JACOTTIN**
(De l'Armee de l'Air)

MORTS POUR LA FRANCE

Il etait si sérieux, si droit, notre camarade et ami! L'Aspirant Marcel Jacottin n'est plus. Ce matin même, nous, l'avons tous conduit à son dernier repos. Vous l'avez tous connu, c'était vraiment le chic type, n'est ce pas, comme tous ceux qui s'en vont les premiers. Je me souviens, ces choses-là frappent toujours, il voyait l'avenir très loin, il avait une grande confiance dans la vie, te rappelles-tu, Collin, comme nous allions au mess tous les trois Vendredi soir? Mais il ne devait pas rester parmi nous. Le lendemain matin, 23 Octobre, il est "Mort pour la France" avec son moniteur américain, le Lieutenant Martinkovic.

Sur la route qui conduit de "White Chapel" au cimetière, à-travers la magnifique auto silencieuse qui portait son corps, nous le voyions tous, bien charpenté, avec son visage volontaire et ses yeux très bleus, si sympathiques. On était tenté de leur appliquer les vers merveilleux des "Contemplations":

*"Des yeux si bleus, si bleus"
"Tant on y voit le ciel"*

Marcel Jacottin, qui était un homme pourtant, dans toute l'acception du terme, avait encore dans le regard, à 25 ans, cette candeur que l'on voit chez les jeunes enfants. Vous connaissiez tous son sourire si franc, imperceptiblement teinté quelquefois, d'une vague melancolie : sa chère épouse sans doute et son petit enfant, qu'il cherchait à situer, très loin, là-bas, au Maroc, où il s'était marié un an et demi plus tôt, sa famille aussi qu'il avait quittée en Moselle, en 1939, et qu'il n'avait pas revue depuis. Oui, Marcel Jacottin était vraiment une belle nature, un type énergique, vous vous souvenez bien de ses traits énergiques, si bien dessinés! Un peu timide aussi quelquefois, quand il commandait à ses hommes. C'est si délicat, n'est ce pas, pour les gens intelligents.

Il n'est pas possible de le camper sans parler de ses sentiments religieux, très fortement ancrés en lui. L'un de ses premiers soucis en arrivant à G . . . , au début du mois, fut de connaître l'horaire des offices religieux, auxquels il était toujours très assidu, comme à Meknès où il dirigeait le chant à la Grand-Messe du Dimanche. Très tolerant d'ailleurs, il n'était pas le dernier à participer aux "dégagements" collectifs.

Un type sans bavure, en somme, et ce n'est pas une formule de circonstance. Un exemple magnifique aussi pour ceux qui continuent aux Etats-Unis leur entraînement aérien. Nous ne l'oublierons pas.

Aspirant COUGARD

LA PRIERE DU PILOTE

*Seigneur Jésus, nous vous confions notre pilotage.
Daignez nous joindre à nous sur les routes du ciel que nous
parcourons si souvent à bord de nos avions.*

*Faites que nous puissions tous devenir les bons pilotes dont
la France a besoin.
Préservez-nous des défaillances terrestres, faites-nous compren-
dre davantage la beauté de notre métier, afin que chacun de nos
vols nous rapproche davantage de Vous, quisqu'il nous rapproche
du Ciel.*

*Donnez-nous la force de surmonter les fatigues, de con-
tinuer notre route malgré les obstacles, afin de mériter par cet
effort quotidien les Ailes qui nous porteront un jour jusqu'à
nos foyers libérés.*

*Faites, o mon Dieu, qu'il n'y ait pas d'accident grave en
Ecole : la France a tellement besoin de ses enfants!*

*Pourtant, Vous êtes notre Maître à tous, et si pour l'un de
nous l'heure de la mort sonne un jour au cours du vol, faites que
camarade soit prêt pour son dernier voyage.*

Ainsi soit-il!

Tuscaloosa, le 4 Novembre 1943.



Il y a plus de cent ans mon arriere grand pere le General LEFEBVRE DES NOETTES fondait des villes dan l'Alabama . . .

par le Sous Lieutenant Lefebvre des Noettes

22 Juin 1815. Napoleon Ier abdique.

Apres une suite ininterromque de brillantes victoires l'Empereur est oblige de s'exiler. Il tente de gagner l'Amérique mais l'arrivee a Rochefort du navire anglais "Bellerophon" l'en empêche. Il est capture puis conduit a l'ile de Sainte Helene ou il devait mourir le 5 mai 1821.

Les officiers et les partisans condamnes a l'exil par le nouveau gouvernement deciderent de suivre l'idee premiere de leur chef et gagnerent l'Amérique au prix d'enormes difficultes. Parmi eux se trouvaient quelques uns des principaux officiers de l'Empire tels que le General Bertrand Clausel, le Marechal Grouchy et le General Lefebvre des Noettes.

Lefebvre des Noettes avait combattu en tant que Capitaine de Cavalerie et aide de camp de l'Empereur a Marengo, celebre bataille gagnée en Italie sur les Autrichiens le 14 juin 1800. Il fut fait Commandeur de la Legion d'Honneur pour son courage a Austerlitz. L'Empereur se l'attacha personnellement et lui donna le commandement de la cavalerie de la Garde. Durant la Campagne d'Espagne il se rendit celebre a la bataille de Saragosse. En Russie durant la terrible retraite, on le vit frequemment parcourant le front des troupes en compagnie de l'Empereur.

En 1816 le Gouvernement de Louis l'accusa de trahison pour son action et son aide en faveur de l'Empereur durant la Iere Restauration. Il fut finalement condamné a l'exil. Arrive a Philadelphie, il devient le chef de ses compatriotes. Parmi eux certains avaient a peu pres tout abandonné en France. Quel serait leur nouveau champ d'action. L'Alabama pays encore peu exploite s'offrit a eux. Ils deciderent de lancer la culture de la vigne et de l'olivier dans cette region au climat assez semblable a celui de la France meridionale. Apres entente avec le Gouvernement americain des terres leur furent cedées et bien-tot la "French Agricultural and Manufacturing Society" fut creee.

Le General Lefebvre des Noettes quitta Philadelphie en avril 1817 sur le schooner "Mac Donough" a destination de Mobile Bay ou les Francais furent accueillis avec une grande sympathie.

Ces hommes habitues depuis 20 ans au dur metier de la guerre s'adapterent vite a leur nouvelle tache. De grandes superficies de terre furent defrichees, de des villes s'eleverent. La premiere prit le nom de Demopolis. D'autres telles que Aigleville, Arcola, vinrent rappeler chez ces hommes les souvenirs de l'Empire auquels il restaient encore si fortement attaches.

En 1819 l'Alabama fut admis officiellement dans l'UNION. La region occupée par les Francais forma un comté qui reçut le nom de Marengo. Le siège du Comté s'appela Linden en souvenir du village autrichien de Hohenlinden où les Francais gagnèrent une grande bataille le 3 décembre 1800 sous les ordres du General Moreau.

Le General Lefebvre des Noettes fut donc le chef des refugies bonapartistes venus cultiver pacifiquement la vigne et l'olivier dans le sauvage Alabama. Conservant son fier uniforme et les emblemes de son grade "souvenirs des jours glorieux" il donnait maintenant à tous les instructions indispensables pour l'accomplissement des nouvelles tâches. Il dirigeait le plus important établissement et à côté de sa maison il avait fait construire un petit "cabanon" qu'il appelait son sanctuaire. A l'intérieur un buste de Napoléon, des pistolets et des sabres, pris à l'ennemi, montraient bien l'attachement touchant de l'ancien soldat pour son grand maître, l'Empereur.

En 1823 le Gouvernement français lui accorda l'autorisation de vivre en Belgique. Il quitta dès lors l'Alabama laissant à la petite colonie française le soin de continuer son œuvre créatrice.

Malheureusement le navire sur lequel il s'embarqua fit naufrage et se perdit corps et biens à proximité des côtes irlandaises. A Sainte Adresse près du Havre un grand monument en forme de "pain de sucre" lui fut élevé. Il existe encore mais il n'a pas échappé au camouflage des Allemands en raison de sa taille et de sa teinte blanche. C'est avec une réelle fierté que j'ai trouvé en débarquant 125 ans plus tard en Alabama, les traces de l'œuvre de mon ancêtre, telle que Demopolis.

Comment aussi remercier Mr. Thomas W. Martin qui dans son livre "French Military Adventurers in Alabama," m'a fait connaître par le détail une partie nouvelle pour moi de la vie du General Lefebvre des Noettes.—

SOUS-LT. LEFEBVRE
DES NOETTES

26. *Alger.*

*Diplômé des hautes
études commerciales.
Evadé de France.*



Le Comté de Marengo

Adaptation

C'est vrai : je viens de loin,

J'ignore les usages.

Mais . . . je n'aurai besoin

D'un long apprentissage!

Quoi? mon affreux accent? . . .

Oh! je désire apprendre

Non point les mots vexants

Mais ceux charmants, et tendres.

Oui, je saurai, ma foi,

Aimer ton sweater jaune

Et t'appeler vingt fois

Par jour au téléphone .

Je te suivrai au bal

Où (soit-disant!) l'on danse;

Ou j'irai au foot-ball . . .

Selon tes préférences.

J'aurai des goûts nouveaux

Bien mieux faits pour te plaire

(J'oublierai Marivaux

Si Bob Hope on vénère.)

Et quand-enfin vainqueur—

J'aurai, studieux élève,

Accordé nos deux coeurs

Au rythme de mon rêve.

Ton souffle parfumé

Et ta prunelle ardente

Me faisant présumer

La fièvre lanscinante

D'un plus profond émoi,

Je t'entendrai me dire

En te penchant vers moi:

Oh, Jack...So long, my dear!

—E.A.R. Jacques Henri Derivière

IL Y A UNE ANNÉE EN AFRIQUE DU NORD

On a beaucoup écrit, relate, sur le débarquement allié en Afrique du Nord. Je ne voudrais pas revenir sur ce qui a été déjà précisé et commenter les nombreux articles qui en ont découlé. Je n'ai ni cette prétention ni les qualités nécessaires pour cela. Je veux simplement relater ce que j'ai vu, vécu et relevé le rôle qu'a joué un petit groupe de Français et l'aide qu'il a apportée aux troupes anglo-américaines, en ce Dimanche de Novembre 1942.

Quelques rares personnes bien informées étaient au courant des événements qui allaient se dérouler. J'en faisais partie. Je ne veux pas être l'acteur principal de ce qui va suivre mais à ce moment même où les Algérois étaient tirés de leur sommeil par la cannonade des pièces de marine de la flotte anglaise et américaine, et, pour des raisons que je pensais les meilleures je me trouvais sur une plage aux environs immédiats d'Alger, entouré de quelques camarades qui, comme moi, étaient là, pour accueillir et servir favorablement les desseins de ceux qui se préparaient à mettre le pied sur le sol d'Afrique. Les ordres étaient formels, précis : leur apporter aide et assistance.

En ce matin, cette nuit plutôt, du Novembre 1942, l'anxiété régnait sur notre petit groupe. Le Président F.D.R. avait donné l'assurance que ses troupes venaient en libérateur et devaient être considérées comme tel, mais rien n'aurait pu apaiser notre inquiétude. Nous attendions néanmoins, un épais brouillard flottait sur une mer calme, légèrement plissée par le vent. La cannonade nous parvenait lointaine, mais distincte. Nos yeux, habitués depuis quelques heures déjà à l'obscurité essayaient de penetrer ce rideau devenu moins opaque. Les officiers qui étaient avec nous échangeaient de brefs paroles, toutes sur le même thème : qu'allait-il se passer. Tout à coup le vent nous apporta un bruit confus de moteur, puis peu après nous distinguâmes des masses noirâtres d'où s'échappaient une longue théorie de petites embar-

cations qui se dirigeaient vers nous. Point n'est besoin d'insister sur l'émotion qui nous étreignit tous.

Devant nos yeux le débarquement commençait.... Nous nous portâmes instinctivement en avant et ce fut pour accueillir les premiers chalands de débarquement dont la proue entrait en crissant dans le sable. En un instant se repandit sur la plage un flot d'hommes en armes; au milieu d'eux un officier, après quelques hésitations s'avança vers nous le visage entièrement barbouillé de noir ce qui rendait cette vision encore plus saisissante. La main tendue notre chef lui souhaita la bienvenue, et après les explications d'usage nous nous mimes à sa disposition. C'est ici que reprenait notre tâche et le concluait favorablement la sourde résistance que nous avions opposée continuellement à la politique de Vichy. Maintenant nous prenions une part effective dans la lutte contre l'Allemagne. C'est plein d'espérance que j'étais affecté à la première unité de débarquement qui devait se porter immédiatement jusqu'aux îlots de résistance que nous avions repérés. Six rangers s'installèrent rapidement dans la voiture braquant leur mitrailleuse par la portière. Les préparatifs terminés, nous mimes en route suivis lentement par le gros des troupes. La marche sur Alger était commencée. La route était déserte, la campagne s'éveillait en ce dimanche et ressemblait à tous les autres si l'on n'avait pas désarmé les chasseurs qui comme d'habitude se livraient à leur passe-temps favori. Ignorant les événements qui se déroulaient à quelques kilomètres de là. Enfin après 3 heures de marche silencieuse nous débouchâmes sur un plateau. L'absence d'arbres et d'abris naturels nous recommandait la prudence. Nous approchions d'une grande ferme où je savais être cantonné un régiment d'annamites. Il fallait les déloger. Des qu'eut apparu la première voiture (la mienne) un coup de feu suivi d'un second, claqua à peu de distance, il fallait se retrancher rapidement. Les Am-

par
L'E.A.R.
Max H. Mouries



ericains riposterent furieusement, puis foncèrent en avant; vite je compris l'inégalité de la lutte : les assaillants avaient eu raison de cette résistance et poursuivaient leur avance. C'est à ce moment qu'apparut un officier Français un commandant, la poitrine barbée de décos magnifiques, qui m'apprit que tout se passait normalement à l'est et que le général GIRAUD prenait le commandement.

Après m'avoir demandé des explications complémentaires sur le FORT L., je décidais de repartir sur le lieu de débarquement où je devais rendre compte de la marche des opérations en cours. C'est sans incident cette fois que j'atteignis mon point de ralliement. Le jour était complètement venu et découvrait brutalement un spectacle qui devait rester grave dans ma mémoire : un nombre considérable d'hommes étaient allongés sur le sable couvrant la totalité, à perte de vue de la plage sur laquelle ils venaient de débarquer.

Tous étaient silencieux, les uns fumaient, les autres mangeaient, les petites voitures celles qu'on devait appeler JEEPS sillonnaient le sable; en rade une centaine de navires, un va et vient inninterrompu des chalands déversaient encore et toujours des vivres des munitions, des hommes.

Rien de plus surprenant que ce lieu que j'avais connu si tranquille, si calme, subitement envahi par des hommes en armes; les

petites villas accrochées aux dunes semblaient être les témoins immobiles de ce qui se passaient devant elles.

Mais l'heure n'étaient pas à la contemplation on m'attendait : en deux mots je repandis les bonnes nouvelles, la satisfaction se lisait sur le visage de mes interlocuteurs. Il fallut repartir dans les mêmes conditions la route charriaît d'importants convois.

Dans les vignes, par endroits le drapeau américain flottait, signalant la présence d'une halte. Je passais rapidement cherchant l'endroit où s'était déroulé le premier engagement : je fus étonné de constater que les premiers éléments atteignaient les portes mêmes de la ville.

Des gardes mobiles voulaient endiguer une dizaine d'hommes. A grande allure maintenant les Américains descendaient sur Alger. La foule s'était massée sur leur passage battant des mains criant acclamant les libérateurs. La fin du jour vit les ALLIES prendre possession des principaux édifices de la ville; à la nuit tout était terminé, ALGER avait capitulé. Une partie du plan d'invasion était exécuté, mais de grands combats se préparaient; on allait se heurter aux Panzer division en de Rommel en retraite aux armées de Von Arnim aux forces aériennes de Von Kesselring qui se groupaient au même moment en Tunisie... mais ceci est une autre histoire.

PETIT PROBLÈME

Calcul Différentiel ou Réflexion?

Deux sphères en métal, de même poids, de même volume, vous sont présentées.

L'une est massive, l'autre renferme une cavité.

On vous demande, sans le secours d'aucun appareil, et sans les heurter de désigner laquelle des sphères est massive.

VOICI qu'une premiere porte s'ouvre; elle nous donne acces à une cour circulaire qu'entoure un sévère mur d'enceinte—une grille—une autre encore, une troisieme et nous entrons dans la Salle de Pas perdus de la Prison. C'est une cour interieure couverte en forme de rectangle, dont les grands cotes abritent deux etages de cellules. L'aspect general est propre mais combien lugubre.

Mais regardons plutot celui qui s'avance vers nous: C'est un jeune Espagnol d'environ Vingt cinq ans, au visage ouvert, qui nous accueille en francais et qui nous demande avec un sourire de tristesse et de sympathie de deposer nos affaires par terre afin qu'il puisse les verifier avec ses camarades. Ces derniers et lui, ils nous le disent en nous fouillant, sont eux-memes des prisonniers. Ils sont la depuis la fin de la guerre civile, emprisonnes pour leurs idees, résignés à perdre leurs plus belles années, mais sourdement resolus a se venger. Le drame eternel de l'Espagne se lit clairement dans leurs yeux: Apres cette guerre qui n'est pas encore finie il y aura la permutation periodique, qui fera toujours de ce pays une terre de sang: les prisonniers deviendront geoliers et geoliers feroce, feroce comme leurs ancetres, feroce comme les Arabes qui n'admettent ni la faiblesse ni la pitié.

Pour l'instant ils examinent nos affaires et confisquent les dernieres lames de rasoir qui avaient echappe aux precedentes perquisitions. Alors Antonio, celui qui nous a reçus tout a l'heure, nous repartit par groupes de douze dans les cellules...c'est le moment de se rapprocher sans trop se faire voir de ceux qu'on voudrait pour compagnons. Voila qui est fait. La cellule s'ouvre: c'est une piece rectangulaire en béton, absolument nue, avec une lucarne à deux mètres de hauteur, une latrine dans un coin. Nous entrons. La lourde porte lentement se referme. On entend le verrou glisser et nous enfonce impitoyablement dans le coeur la notion de la liberte. Nous nous regardons. Mais que faisons-nous là debout: asseyons nous, car déjà la pale lumiere s'eteint. Chacun de nous s'allonge, il fait tres froid. Heureusement nous avons preque tous un manteau qui nous servira de matelas et de couverture et un sac de montagne qui fera



VOYAGE en

par le Lieutenant
MELCHIOR

un excellent oreiller. Nous nous couchons et je ne peux m'empêcher de penser que si l'on nous voyait d'en haut, nous ressemblerions étrangement à une boîte de sardines: nos jambes sont coincées entre celles des camarades qui sont en face de nous et leurs pieds arrivent à la hauteur de nos poitrines. Mais nous sommes jeunes, presque tous et sans nous consulter, pour defier l'épreuve, nous chantons.

Le lendemain, à six heures, en pleine obscurité, on entend le guichet s'ouvrir une marmite d'eau chaude teintée de café apparaît, mais nous n'avons ni tasse ni cuiller. Tant pis, ce sera pour demain. Peu à peu un jour filtre leche la lucarne et penetre dans la cellule: c'est le moment de faire connaissance. Nous sommes douze pour l'instant, mais le soir nous serons dix-sept et nous ne pourrons même plus nous coucher sur le dos.

Il y a deux vieillards: un Juif de soixante-treize ans qui a quitté son asile dans le midi, à pied et qui est tombé de fatigue et de faiblesse en descendant les Pyrénées. Son compagnon a dix ans de moins. Il a une histoire terrible; il était prisonnier politique en Allemagne, son fils a été sauvagement assassiné sous ses yeux pour n'avoir pas donné de renseignements à la Gestapo, et lui a eu les yeux brûlés à la lampe de quartz pour la même raison. Pour lire, il est obligé de coller son livre sous ses yeux; il est très sale, très pauvre, presque en guenilles. Son évasion a été très longue et il a fait beaucoup de chemin. Mais on sent en lui l'énergie farouche de ceux qui ont supporté des souffrances inhumaines et qui se souviennent. Nous l'avons surnommé "DIOPTRE"—pour sa myopie nimbus—aussi pour sa chevelure et parce qu'il se dit professeur. La jeunesse est sans pitie.

Tous les autres sont de jeunes gens de tous les milieux. J'ai avec moi deux cama-

ESPAGNE

(Suite)



rades : Michel, brillant ingenieur d'une Ecole Belge et Christian, etudiant fantasque, bruyant, charmant mais qui tient trop de place. Il y a des commerçants, des ouvriers, de jeunes garçons de dix-huit ans, arrachés brusquement à leur famille par leur volonté inébranlable de ne pas aller en Allemagne travailler pour les Boches.... Mais attention, la porte s'ouvre, un rouge espagnol nous crie "VENGA" (ALLEZ) et nous traversons la prison, sortons dans la cour où d'autres prisonniers se promènent et entrons dans un bâtiment où par une température glaciaire nous prenons une douche d'eau froide qui nous frigorifie sans nous laver. Tout de suite après nous faisons la connaissance du "barbero," le coiffeur qui, muni d'une énorme tondeuse fourrage nos crinières, et met nos crânes à nu. C'est une minute assez amusante, car nous ne nous reconnaissons plus, et nous avons vraiment des têtes de bagnards. Michel me voyant me dit "Jean, je t'en supplie, mets ton beret tu es trop laid"—et c'est vrai, je me fais peur à moi-même.

L'étape suivante est le medico (le médecin) qui est une espèce de sauvage armé d'une seringue et qui soi-disant nous vaccine contre la typhoïde, sans jamais changer d'aiguille. Les visites d'introduction sont terminées. Nous regagnons notre coin sombre, et les conversations s'embuent. À une heure de l'après midi, la porte s'ouvre : Joseph, un Espagnol, rouge de poil et d'idées, mais aussi peu souriant que les franquistes attend avec sa marmite d'eau chaude que nous remplissions nos écuelles en bois, qu'il vient de nous vendre ; cent grammes de pain et nous n'aurons plus qu'à attendre jusqu'au soir une autre écuelle de soupe où jamais nous ne trouverons autre chose qu'un vieux trognon de chou ou une mâchoire d'animal avec des dents cariées. Tous nous célébrons comme un événement la trou-

vaille faite par un camarade d'une petite pomme de terre, et il faut l'avouer, nous l'envions. Comme les gens se ressemblent quand ils ont faim.

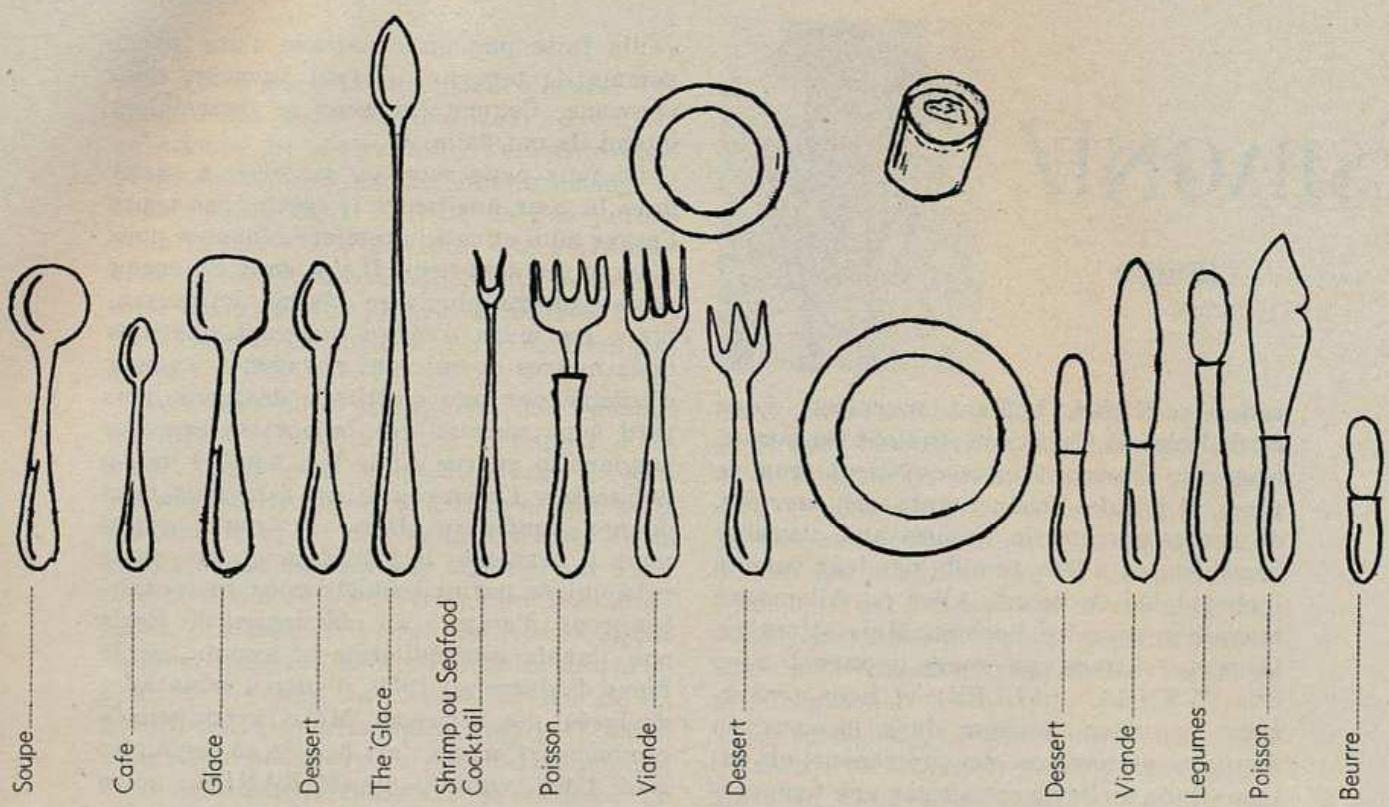
Le jour nous sommes autorisés à sortir dans la cour une heure le matin, une heure l'après midi et cette première échappée nous réserve des surprises. Il y a dans cet enclos rectangulaire plusieurs choses intéressantes : les murs d'abord qui sont hauts de trois mètres et qui sont ravagés à hauteur d'homme par une multitude de trous. Plus tard nous saurons que la ont été exécutés pendant la guerre civile bon nombre de républicains. Le spectacle est fait pour nous donner confiance.... Dans la cour, quand nous y arrivons, il y a déjà quatre cents prisonniers parmi lesquels nous retrouvons beaucoup d'amis : un chirurgien de Paris que j'avais particulièrement connu sur le front d'Alsace en 1939, d'autres camarades de lycée, des officiers. Mais la promenade commence. Comme c'est bon de se dégourdir sous l'œil vigilant de MIRANDA, notre "pion" lui aussi prisonnier espagnol, qu'on a choisi à cet emploi pour sa voix tonitruante et sa carrure athlétique.

Je regarde tous ces gens pâles, qui, comme moi se promènent, qui pensent à la liberté perdue, et dont l'estomac crie famine. Il y a un rassemblement dans un coin. Approachons nous, on se montre un stylo, une montre, un briquet, les "extraperillo" (ceux qui firent du marche noir) commencent leur sinistre besogne. Ils ont pu cacher quelques pesetas qu'ils ont gardées soigneusement et pour l'instant ils guettent, ils sont à l'affût. Ils savent qu'ils auront beaucoup de clients : ils achèteront à vil prix la montre en or que votre Grand'mère vous avait donnée, le briquet ou le stylo que votre fiancée ou votre femme vous avait tendrement offerts le jour de votre fête et qui sont de chers compagnons. Puis ils revendront ces objets aux Espagnols de la prison qui trouveront toujours le moyen de les "écouler" en ville.

Et cet argent vous permettra d'acheter pendant quelques jours, des figues et des raisins secs, des oranges, des poissons séchés à la cantine où tout coutera six fois plus cher qu'à l'extérieur : les faibles ont toujours tort : c'est sur eux que les fortunes se bâissent.

(à suivre)

Dessins de l'E.A.R. Massimi



MON PREMIER MOIS AUX U.S.A.

par l'EAR Jacques BRISSOTIN

26 Janvier : A peine arrive a NEW YORK, sans nous permettre de visiter la ville on nous envoie directement a l'ADVANCED SCHOOL" de Selma. Sommes nous donc tellement forts?

29 Janvier : Nous avons ete brutalement ramenes sur terre (Ground School) et nous sommes mutes a l'ecole primaire (Primary School) de TUSCALOOSA. Notre tenue americaine tellement prisée en Afrique du Nord par les Francais devient genante a porter ici, où, tous, meme les etudiants en possedent de semblables, et malgre les ordres formels du Commandement d'Armes, j'essaierais, comme les autres, lorsque je serais deconsigne, de "l'améliorer."

Samedi 10 Fevrier : Nous enfin deconsignes et une famille de Birmingham—Monsieur, Madame et la jeune fille—m'ont invite par la voie hierarchique—a passer le week end chez eux.

Car de 5 heures. Deux heures, plus tard, j'arrive chez mes hôtes. Un Monsieur a cheveux gris m'attend sur le pas de la porte, je me dirige vers lui la main largement tendue et reste l'air un peu embarrassé car il n'a fait que s'incliner. Entrant dans la maison il me presente a sa femme. Cette dernière me tendant la main, je veux lui montrer tout de suite un echantillon de la politesse francaise, m'inclinant respectueusement j'essaie de lui baisser la main . . . , mais elle, de son cote voulant me donner un cordial mais violent "shake hand," c'est mon nez et non mes levres qui recu choc.

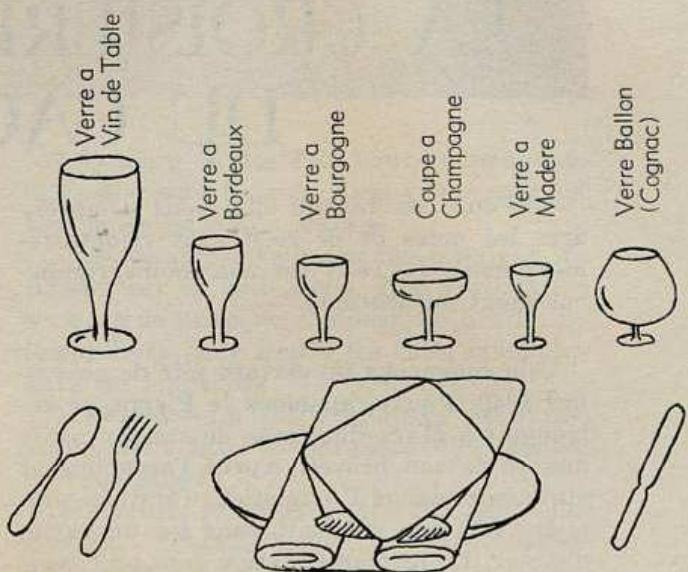
Lorsque l'on me presenta la Jeune Fille de la maison, je me mefiai, et malgre un desir spontane de lui tendre mes deux mains je restai a distance en m'inclinant respectueusement.

Monte dans ma chambre, je m'éponge vivement le nez pour le faire paraître normal et descends. L'appétit aiguise par mes 12H.54 de vol (dont 1H.51 de solo). Nous nous mettons à table et tout d'abord je suis surpris de voir devant moi un si grande nombre de couverts: couteau à long manche, à poisson, couteau petit et ramasse, aérodynamique ou à contour LOUIS XV. Fourchette à deux, trois, quatre dents, Cuiller plate, ronde ou creuse, cuiller courte pour le café ou extrêmement longue pour la glace... Devant mon assiette, hélas, un seul verre se tient triste...et glace par l'eau qu'il contient. À gauche de mon verre, une assiette satellite, plus petite, dont l'utilité me sera révélée plus tard lorsqu'on y déposera du bout d'une fourchette à deux dents un petit carré de beurre, tandis que la maîtresse de maison y mettra son pain. Si cette assiette me faisait défaut, il faudrait que je mette mon pain dans mon assiette, au risque de le voir absorber lentement la sauce de mon steak.

Je m'aperçois à cette occasion que les nombreuses couverts mis à ma disposition ont une signification. En allant de l'extérieur vers l'intérieur, je trouve successivement tous les instruments nécessaires à mes opérations gastronomiques. Peut-être dans le Sud, ne trouve-t-on pas la fourchette monodent à gratter l'os de poulet mais cela vient d'une vieille coutume qui autorise la fourchette d'Adam pour manger les volatiles.

Lorsqu'il ne me resta plus qu'un couteau et une fourchette on nous servit des poires avec une sauce à la vanille. Au moment d'attaquer le dessert, je m'aperçus que l'intérieur de ma poire avait été rempli de fromage blanc tandis que la sauce à la vanille n'était, en réalité, que de la mayonnaise....

A peine sorti de table, la jeune fille me prenait par la main et m'appelait par mon prénom m'entraînait vers sa voiture pour aller à une "dance." Un orchestre merveilleux et langoureux. A peine avions-nous dansé deux pas que ma partenaire collait sa joue contre la mienne. Je savais le succès des Français aux U.S.A. mais je fus quand même étonné. Puis une tappe sur mon épaule et l'on me force à me séparer de ma danseuse après huit mesures. Un E.A.R. du Département précédent, qui con-



naissait les moeurs, m'explique alors l'habitude peu banale du "Cutting in." L'orchestre jouant sans arrêt c'est la seule façon de faire danser la jeune fille avec tous ses amis. Mais si cela ne vous plaît pas, il suffit de "recouper" celui qui vous a coupé après avoir laissé le couple faire quelques pas, et la jeune fille vous restera acquise.

Si, au contraire, une jeune fille danse avec vous depuis une demi heure sans qu'un généreux sauveur vienne prendre la suite, croisez l'index et le majeur de votre main droite et vous serez délivré. Quelque fois, la "Wall Flower" est trop laide et personne n'en veut, un billet de \$1 place dans votre main droit, vous en débarrassera.

La musique s'est arrêtée et nous sommes sortis Peggy et moi. Elle me fit gentiment remarquer que je ne me tenais pas du côté de la rue tandis que je marchais petit doigt dans le petit doigt avec elle. Arrive devant la voiture, il ne me fallut que quelques secondes pour réaliser que si je n'ouvrerais pas la portière, Peggy resterait toute la nuit devant la voiture.

Notre retour à la maison s'effectua normalement et en tout cas...cela ne regarde que Peggy et moi...

Jacques Brissotin E.A.R. Élève Pilote
"8 ième Dtecht."

P.C.C. Charles de Gramont
"Hostelier"

Commandant d'armes de Scott Field (Ill.)

LA CROISIERE DU CAOUTCHOUC...

—“Pour des raisons que vous comprendrez les noms de ce récit sont volontairement omis. Le récit est néanmoins rigoureusement authentique.”—

Cela commença un certain soir de novembre 1940. Pierre, appelons le Pierre, se retrouvait à Marseille, riche de ses dix neufs ans et de son brevet. Après l'accablement où l'avait plongé l'Armistice, c'était la première fois que reluisait pour lui un rayon d'espoir. La recommandation dont on l'avait muni, venait de faire son effet. Il avait entendu ces paroles merveilleuses: “Présez-vous demain à la Compagnie LOUIS DREYFUS.”

Mais direz-vous, pourquoi ces superlatifs? DREYFUS, c'était la grande aventure, le tramping, les voyages de deux ou trois ans à travers le monde, c'était l'Orient, les mers du Sud, l'Amérique, en un mot la terre entière à sa portée.

L'arrivée à bord, l'installation dans une cabine magnifique, la prise de contact avec les membres du bord, tout cela passa comme un rêve.

Et le 27 Novembre 1940, le “FRANCOIS L. D. quittait le port de la Joliette, emportant avec lui Pierre et ses rêves!

Le chef mécanicien lui avait dit “Vous aurez 450 FR, par mois! Personnellement, je considère que cela ne paie pas vos cigarettes!” Mais, Pierre avec sa belle confiance avait accepté joyeusement.

Laissons parler maintenant son journal personnel où il nota les évènements de son voyage.

27 Novembre 1940—Nous avons l'ancre! Nous ne connaissons pas notre destination...exception faite pour le Commandant qui tient ce renseignement très secret. Pourtant, nous savons que nous ferons escale dans les ports de l'Afrique du Nord : Alger, Oran, Casablanca!

30 Novembre—Depuis Alger nous navigons en compagnie d'autres navires pour passer le détroit de Gibraltar en sécurité.

4 Decembre—Escale à Casablanca. Perspective d'attendre plusieurs jours le grand départ pour l'inconnu. Tout laisse supposer DAKAR comme première escale.

24 Decembre—NOEL. joyeux Noel. Fête sur le bateau. Où sont les Noel en famille, en France....

26 Decembre—Nous laissons Casablanca derrière nous. Nous sommes en convoi. Un convoi de 18 Bateaux bien protégés par la Marine de Guerre. Qu'avons nous à craindre?

27 Decembre—Un incident de mer est venu troubler la monotonie des heures.

Je dormais tranquillement dans ma cabine berce par une houle très forte lorsque je fus réveillé par le chef mécanicien “Venez voir un pétrolier en feu.”

La-bas sur l'horizon noir montait un immense rougeoiement : le pétrolier “RHONE” de la Marine Nationale brûlait dans les ténèbres. Je passai le reste de la nuit sur le pont en bottes de métal et en ciré: il bruinait. Successivement je vis recueillir le canot à moteur et une baleinière. Les chalutiers espagnols qui avaient aidé au sauvetage s'éloignèrent dans la nuit et la François L.D. resta seul cherchant les autres naufragés.

28 Decembre—Le lendemain, à la première heure, une autre baleinière était signalée. A la jumelle on pouvait distinguer très nettement un homme horriblement brûlé. A ce moment, je fus envoyé à l'infirmier pour enlever la glace afin d'éviter au pauvre garçon une vision pénible.

Quelques instants après je connus l'origine du sinistre : le “RHONE” avait été torpillé par un sous-marin...inconnu.

29 Decembre—Nous mettons le cap sur Agadir pour débarquer les naufragés et reprenons immédiatement le notre sur Dakar.

3 Janvier 1941—DAKAR. Nous faisons mazout et vivres.

5 Janvier—Nous quittons Dakar pour Tamatave.

15 Janvier—Nous sommes au large du CAP. Nous n'avons rencontré jusqu'à maintenant aucun navire.



2 Fevrier—Non sans quelque inquiétude nous arrivons à Tamatave. Pays d'enchante-ment.

3 Avril—Nous sommes à Saigon. Nous embarquons 8000 tonnes de riz, 500 tonnes de caoutchouc et 100 tonnes de poivre blanc.

30 Mai—Me voici de nouveau à Dakar. Mais pour peu de temps. Nous continuons sur Casablanca pour décharger notre car-gaison.

10 Juin—L'escale à Casablanca sera longue. Pour décharger entièrement ce que nous avions embarqué à Saigon. Tout l'équipage, les cadres exceptés, est entière-ment renouvelé. Aux dernières nouvelles nous levons l'ancre dans quelques jours.

* * * * *

5 Septembre—Nous avons fait bien des milles. Contrairement à nos prévisions notre prochaine escale sera MANILLE, afin de renouveler notre provision de mazout. J'espérais tant revoir Saigon durant ce voyage.

12 Septembre—Non avons passé la Sonde non sans avoir été arraisonné par l'aviso hollandais "BELLATRIX." Nous avons reçu une équipe de prise pour vérifier nos papiers. Instants d'inquiétude.

30 Septembre—MANILLE. Il pleut. Im-possible de descendre à terre avec ce déluge. Pourtant j'ai pu apercevoir les îlots qui parsement la rade. Tous sont couronnés de forêts....et de canons.

3 Octobre—Je suis descendu à terre en dépit du temps. Quel curieux mélange de race peuple cette région. Pourtant en parlant mi-anglais, mi-espagnol, j'ai pu me renseigner et circuler sans me perdre.

7 Octobre—Cette fois nous sommes cer-tains de revoir Saigon. Nous avons pris 900 tonnes de mazout à Manille.

15 Novembre—Nous sommes à Saigon. Le Bateau est en cale seche. Une vérification sérieuse de la coque s'impose. Je profite du temps libre pour courir les rues, m'amuser dans les magasins.

9 Fevrier—La vérification est terminée. Maintenant nous embarquons 6900 tonnes de caoutchouc.

Les bruits les plus divers circulent! Les Français évacueront leur possessions d'Indochine! Le "Francois" servirait d'entrepot sur la rivière de Saigon.

17 Avril—Effectivement, les Japs arri-vent! Quatorze transports de troupe. Le débarquement s'effectue en bon ordre, et sans incident!

25 Avril—Nous devons aller à SHANG-HAI avec notre cargaison. J'entre en relation avec quelques autorités pour essayer de sauver notre chargement de caoutchouc. Je suis dans une rage folle!

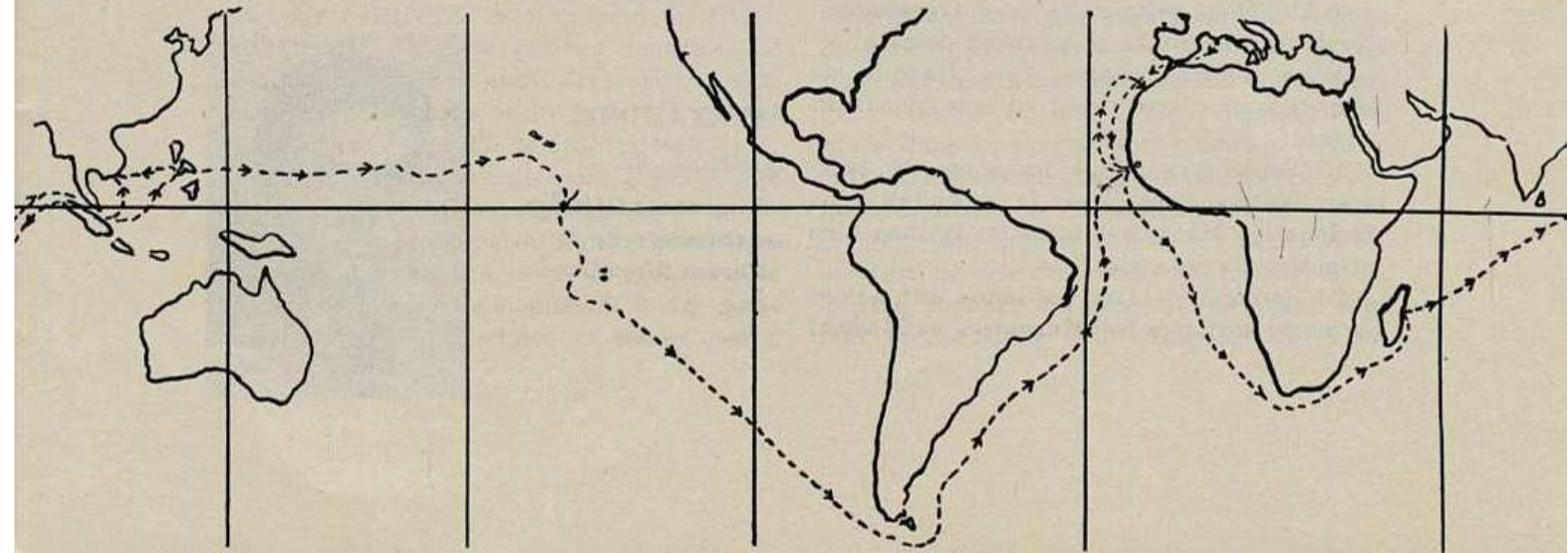
27 Mai—De mes démarches il ressort une chose : où que nous allions, nous serons arraisonnés par des croiseurs.

Je reste à bord

30 Juillet—Deux chalands de la Marine nationale de Guerre nous ravitaillent en mazout! A quoi est destinée cette énorme quantité de combustible que nous embarquons? Quel voyage préparons-nous?

Par ailleurs nous sommes consignés à bord!

Au carré, je rencontre deux nouveaux membres de l'équipage : un enseigne de vaisseau et un maître principal! Ces deux officiers rempliront à bord les fonctions de



second lieutenant et de radio auxilliaire.

15 Aout—Le Francois leve l'ancre! Nous quittons Saigon par une nuit tres sombre pour nous rendre a Port Dayot.

18 Aout—Port Dayot! Rade cerclee de hautes collines tombant presque a pic dans les eaux. Endroit solitaire et secret. C'est peut-etre pour cette raison derniere que deux navires de guerre, le sous-marin "PEGASE" et l'aviso colonial "D'ENTRECASTEAUX" semblent nous attendre en cet endroit!

20 Aout—Nous sommes en mer! Ou allons-nous? Seul le Commandant pourrait nous le dire, mais il ne semble pas decide a nous communiquer ce qui doit etre un secret.

25 Aout—Enfin le Commandant nous a parle! Effectivement il s'agissait bien de secret. L'importante cargaison de caoutchouc sur le point d'etre prise par les Japonais a pris la fuite avec le Francois! Toutes mesures ont ete prises quant a la securite! C'est pour cette raison que deux bateaux legers nous escortent. Ils ont ordre de couler bas tout navire tenant de nous approcher. Nous serons accompagnees jusqu'au 126ieme ° long. E. ensuite nous naviguerons seul! A nous de faire en sorte de ne pas etre pris!

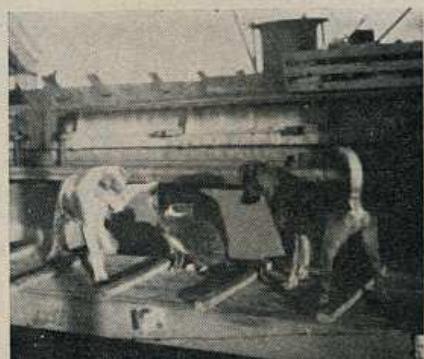


2 Septembre—Nos escorteurs nous ont quittes! Nous sommes seuls! Le Commandant fait suivre a son navire une route impossible. Nous evitons les voies frequentees. Toujours une route absolument deserte!

Nous sommes passes, vers Hawaii, de loin, et nous n'avons rien vu dece pays tant chante!

15 Septembre—Nous navigons en vaisseau fantome, cherchant la solitude! Nous frolons les Marquises mais en faisant bien attention de les eviter!

20 Septembre—Les Falklands ont subies le meme sort que les Marquises et Hawaii!



Toujours, sans erreur, le "Francois" suit la route que son maître lui trace. Route pleine d'embuches qu'il doit eviter.

Nous sommes fatigues de ce voyage. Pourtant personne ne pense un seul instant a se rendre a LUÇON pour se reposer comme le Commandant le proposera certain soir.

25 Septembre—Nous pouvons esperer mener notre chargement a bon port!

15 Octobre—56 jours de mer! Nous devons retrouver un escorteur parti de Dakar a notre rencontre.

Dans l'apres midi, la vigie signale un bateau faisant route sur nous! Serait-ce lui?

C'est lui. Durant l'approche et le reconnaisance l'enseigne de vaisseau a pris le commandement du "Francois."

Nous avons l'impression, tout en etant escorte, d'etre beaucoup moins en securite! Le torpillage du RHONE revient a l'esprit.

27 Octobre—Terre! En vue Casablanca, notre port de debarquement! Quel periple avons nous accompli! Nous sommes heureux! Aucun incident! Le caoutchouc arrive a destination apres soixante jours de mer!

Nous accostons! Nous sommes heureux! Nous pouvons dire le front haut et le coeur joyeux.

—“Mission remplie.”—

ALEXANDRE,

GASTON. 22.

*Languedoc Officier
mechanicien de la
Marine Marchande.*





CAPORAL-CHEF

BARDOU

Franc. Lorrain

Expulsé par les allemands.

Son père, le Capitaine Bardou du 39^e Régiment d'Artillerie de Forteresse (Maginot Line) est prisonnier depuis 1940 en Pologne.

Expulse n'évoquait aux yeux du peuple avant la Guerre, que la conduite jusqu'à la frontière d'un monsieur dont l'agitation politique était devenue intolérable, ou d'un malfaiteur de droit commun. Mais le vrai sens, la triste réalité, ne s'est fait connaître que vers le mois d'août de 1940. On nous avait parlé d'expulsion en Autriche, en Tchécoslovaquie en Pologne, mais ce vocable était vide de sens, on ne savait ce que c'était.

En Juin 1940, l'Allemand s'installait en Alsace-Lorraine, annexait ce pays où il voulait se donner l'illusion d'avoir été reçu en libérateur. A son arrivée, il croyait trouver une réception grandiose, des acclamations frénétiques, et une foule de jeunes filles avec des fleurs. Mais, déception, ce furent des rues vides qui l'accueillirent. Dans les maisons ce furent des pleurs, non pas de joie mais de désolation et de rage. A Metz, ce jour-là, on compta plus d'une cinquantaine de suicides.

Le 15 aout, une touchante manifestation avait lieu à Metz, place Saint Jacques, au pied de la statue de la Vierge de la Délivrance. Cette manifestation ne fut qu'une succession de prières pour la FRANCE, conduites par Monseigneur HEINTZ, évêque de la cité, et reprises en choeur par des milliers de personnes. La réaction ne se fit pas attendre. Le soir même Monseigneur HEINTZ et Monsieur HOCQUART maire de Metz étaient déportés. Le lendemain c'était le tour de plusieurs centaines de "Français de l'intérieur" suivant l'expression, et le 17 ce fut le mien.

Je vais vous le raconter car c'est le type courant de toutes les expulsions.

Six heures et demie du matin, nous déjeunions, ma mère, ma soeur et moi. lorsque la sonnette tinté violemment à la porte d'entrée. Je me précipite et tombe nez à

Expulse de Lorraine

nez avec un officier allemand et quatre soldats, baïonnette au canon; Sans me dire quoi que ce soit, ils entrent en me bousculant, penetrent dans la salle à manger, s'installent sans façon dans des fauteuils, à l'exception d'un seul garde qui se poste à la porte. La peur me prend, car il n'y a pas un mois que je me suis évadé de mon Stalag.

L'officier nous tend une feuille avec un aimable sourire. Cynisme même car cette feuille est un ordre d'expulsion pour toute la famille. Ne nous voyant que trois, il demande à grands éclats de voix mon père qui, hélas, est déjà en Pologne dans un Oflag. La feuille est bien conçue, pleine de renseignements qui ne sont que des ordres : Les voici

—Une demi-heure pour se préparer (entre parenthèse, c'est largement suffisant).

—Emporter trente kilos de bagages et 1000 Francs (20 dollars) par personne, tout le reste est consigne.

Pour aller où? On n'en sait rien.

Pourquoi? Nous sommes considérés comme ennemis du GRAND REICH, ne voulant pas devenir Allemands...et pour cause...

Nous ne pouvons que nous incliner, la loi du plus fort est toujours la meilleure. L'officier ne fait venir dans le salon afin d'ouvrir le coffre fort. Il me fait sortir les valeurs, les bijoux. Il se fait passer les titres par un soldat et les enfouit dans une serviette déjà bien pleine. Les Royal Dutsh et les Mines du Transvaal l'intéressent particulièrement tandis que les actions de la Ville de Paris rejoignent dans le panier les emprunts Autrichiens. Tout l'argent liquide et les bijoux trouvent une place dans la serviette en peau de porc...

On nous envoie dans nos chambres pour nous habiller car nous sommes en "saut du lit" étant donnée l'heure matinale. Mais, et c'est là que l'on voit la grossierete du Teuton, lorsque ma mère et ma soeur veulent entrer dans leur chambre ce n'est

qu'avec un garde du corps en arme qu'elles peuvent le faire.

L'officier et l'autre soldat commencent alors à faire le tour du propriétaire vident un verre d'excellente mirabelle, croquent une tablette de chocolat et, scène tragique l'officier sort dans la rue et porte dans sa voiture une assiette, au milieu de laquelle trone un respectable morceau de lard qu'il a trouvé dans un placard de la cuisine.

Un camion arrive et nous devons quitter la maison qui abrita notre jeunesse. Que de souvenirs nous devons laisser!

Maman pleure doucement en jetant un dernier et long regard sur tout ce qui avait été réuni au prix de longues années et de tant de sacrifices.

On nous mène au Parc de la Foire dans les box qui servaient à l'exposition canine. Nous retrouvons des amis et ici, chose remarquable, pas un pleur, pas une lamentation un millier de visages graves ne montrant qu'indifférence. Mais dans les poitrines quelque chose gronde : la HAINE. La haine de l'Allemand. Regardez ces gens. Comment n'éveillent-ils pas la pitié ? Voyez ce couple assis sur des valises en osier, à eux deux ils ont plus d'un siècle et demi d'existence. Est-ce là les ennemis du Grand Reich ? ou bien cet enfant qui tète le sein de sa mère. Amoins que ce ne soit ces religieuses cloîtrées depuis cinquante ans et toutes ahuries des progrès de la civilisation qu'on leur dévoile si brusquement...

La fouille commence, menée brutalement par deux sous-officiers. Une jeune institutrice de 22 ans portant autour de sa poitrine le drapeau tricolore et ne voulant pas le leur laisser, est emmenée on ne sait où.

Tous les hommes sont pris pour charger des machines agricoles volées en France par les Allemands et expédiées en Allemagne.

Enfin à trois heures nous embarquons dans des wagons et sommes dirigés vers LYON. Au petit jour nous entrons dans une gare : MACON. Ce que nous apercevons en premier c'est un minuscule drapeau dressé au-dessus de l'horloge, mais combien grand est-il pour nous car c'est celui de la PATRIE.

Le convoi s'arrête devant une section de chasseurs à pieds qui présente les armes. Les portières s'ouvrent et une foule déferle sur le quai. On voit de vieilles femmes et des jeunes filles se précipiter sur les Diables Bleus, les embrasser en chantant la Marseillaise. Tous, de l'officier au petit soldat, ont les larmes aux yeux. À côté de moi, une jeune femme porte le costume de Lorraine qu'elle avait caché. On ne peut imaginer la joie que nous éprouvons de revoir un drapeau, de pouvoir parler français, de revoir les uniformes kakis. Nous en avions bien revus hélas, mais derrière les barbelés.

A LYON, même réception, et au Palais de la Foire, aménagé en Centre d'Accueil nous retrouvons plusieurs milliers d'Alsaciens-Lorrains QUI AVAIENT PREFERER TOUT ABANDONNER que de rester sous la botte germanique. Hélas, ce n'était qu'un début, tous les jours d'autres arrivent et ainsi pendant des mois et des mois. Le soir on se réunit et on parle du pays. Un bon vieux nous dit : "On le reverra bientôt, allez. En 14 ils ont commencé à reculer dès qu'ils ont enlevé les cloches des églises, et cette année, dès qu'ils sont entrés, c'est ce qu'ils ont fait. Ils sont foutus les Prussiens. on la reverra not' Moselle."

En effet, on la reverra, car si nous avons accepté ce sacrifice, c'est que nous n'avons jamais désespéré ; à travers les siècles nous avons toujours eu la foi et un grand amour pour la France. Que d'enfants de chez nous sont morts pour elle et combien sont aujourd'hui prêts à donner leur vie pour la délivrer. Nous reconstruirons le foyer comme l'ont fait nos parents en 18 et en 70 et reprendrons notre garde vigilante sur les frontières de l'Est.

—“RACCOURCIS”—

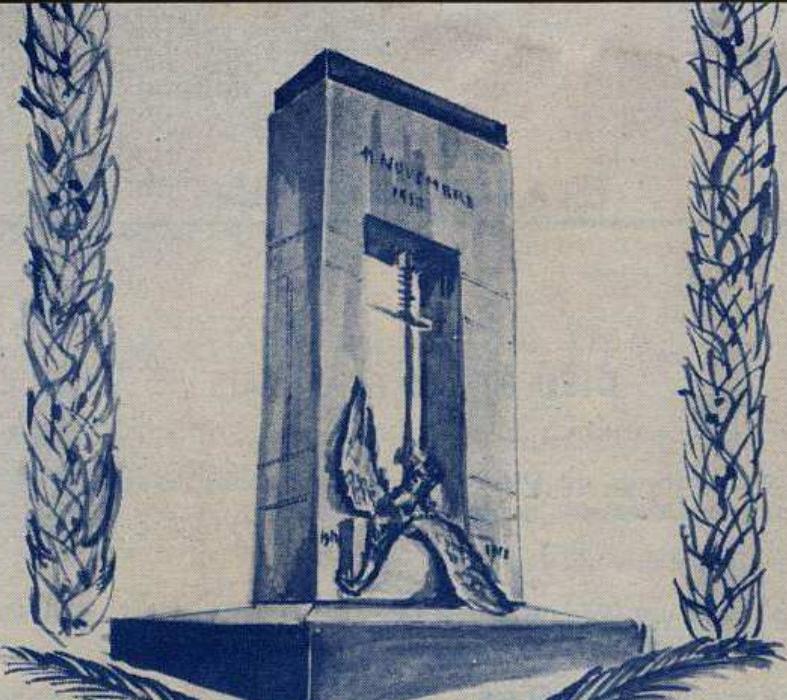
Les Américains en Afrique du Nord ont remarqué nos belles africaines ont été étonnées par nos "Bougnoules" ont apprécié le muscat.

En Alabama, nous avons remarqué les Tuscaloosaines sommes étonnées de l'utilité des bagnoles apprécions le Coca-Cola.

E.A.R. H . . . y.

1918

RETHONDES



1942

TOULON



ANNIVERSAIRES
DE
NOVEMBRE

*“S'il te trompe, une fois, c'est lui qui a tort
“S'il te trompe, deux fois, c'est toi qui a tort.”*

—PROVERBE ARABE—

DIEU ET LES FRANCAIS

Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans défauts. Il s'en faut.
Ils ont même beaucoup de défauts.

Ils ont plus de défauts que les autres.

Mais avec tous leurs défauts je les aime encore mieux que tous les autres
avec censément moins de défauts.

Je les aime comme ils sont. Il n'y a que moi, dit Dieu, qui suis sans défauts.

* * * * *

Nos Français sont comme tout le monde, dit Dieu. Peu de saints, beaucoup
de pécheurs.

Un saint, trois pécheurs. Et trente pécheurs. Et trois cents pécheurs.
Et plus.

Mais j'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un pécheur qui n'en a pas.
Non, je veux dire:

J'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un neutre qui n'en a pas.

* * * * *

Peuple, les peuples de la terre te disent léger

Parce que tu es un peuple prompt.

Les peuples pharisiens te disent léger

Parce que tu es un peuple vite.

Tu es arrivé avant que les autres soient partis.

Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.

O peuple inventeur de la croisade je ne t'ai point trouvé léger en charité.

Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.

* * * * *

C'est embêtant, dit Dieu, quand il n'y aura plus ces Français,

Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.

CHARLES PEGUY.

... et vraiment, Dieu doit s'y connaître en hommes.

LA VIE AU C. F. P. N. A.

Le Lieutenant LEPEU est heureux de faire part de la naissance de sa fille Anne Veronique, née le 24 Septembre 1943.

L'Aspirant ROUAN Francis, du 4ème détachement d'élèves-pilotes de TUSCALOOSA, ALA., est heureux de faire part de la naissance de son fils, né le 29 Octobre 1943.

L'E.A.R. Guy DU BARRY DE LA SALLE, de la Base de Tuscaloosa, est heureux de faire part de la naissance de sa fille Josette, née le 18 Octobre 1943.

Témoignage de satisfaction

Le Commandant des C.F.P.N.A. accorde un témoignage de satisfaction au Lieutenant CHANET Jean, Commandant d'Armes de l'Ecole d'Armurier de LOWRY FIELD, ILLINOIS.

Par son action personnelle, et grâce au travail qu'il a fourni pour la traduction et l'impression de tous les cours d'élèves-armuriers en français, a grandement facilité et amélioré l'instruction des élèves de son école.

Collecte pour les Prisonniers

Résultats des collectes effectuées pour le mois de Septembre dans les C.F.P.N.A. en faveur des prisonniers de guerre français:

SCOTT FIELD	\$185.00
TYNDALL FIELD	\$ 94.45
TUSCALOOSA	\$ 97.13
LOWRY FIELD	\$ 22.00
WASHINGTON	\$ 65.00

(Etat-Major)

La Base de Gunter Field a versé la somme de \$100.00 pour la Croix Rouge Américaine.

Félicitations

Le Commandant des C.F.P.N.A. est heureux d'adresser ses félicitations à tout le personnel du Centre de Formation des RADIOS de SCOTT FIELD qui a versé la somme de:

\$205.00 dollars

pour les prisonniers.

Cette somme représentant la collecte d'Octobre a été obtenus par le versement de 63 donateurs. En trois mois, ce centre d'un effectif constant de 60 hommes a versé

\$540.00 dollars

Ecole des Eleves Radios de St. Louis

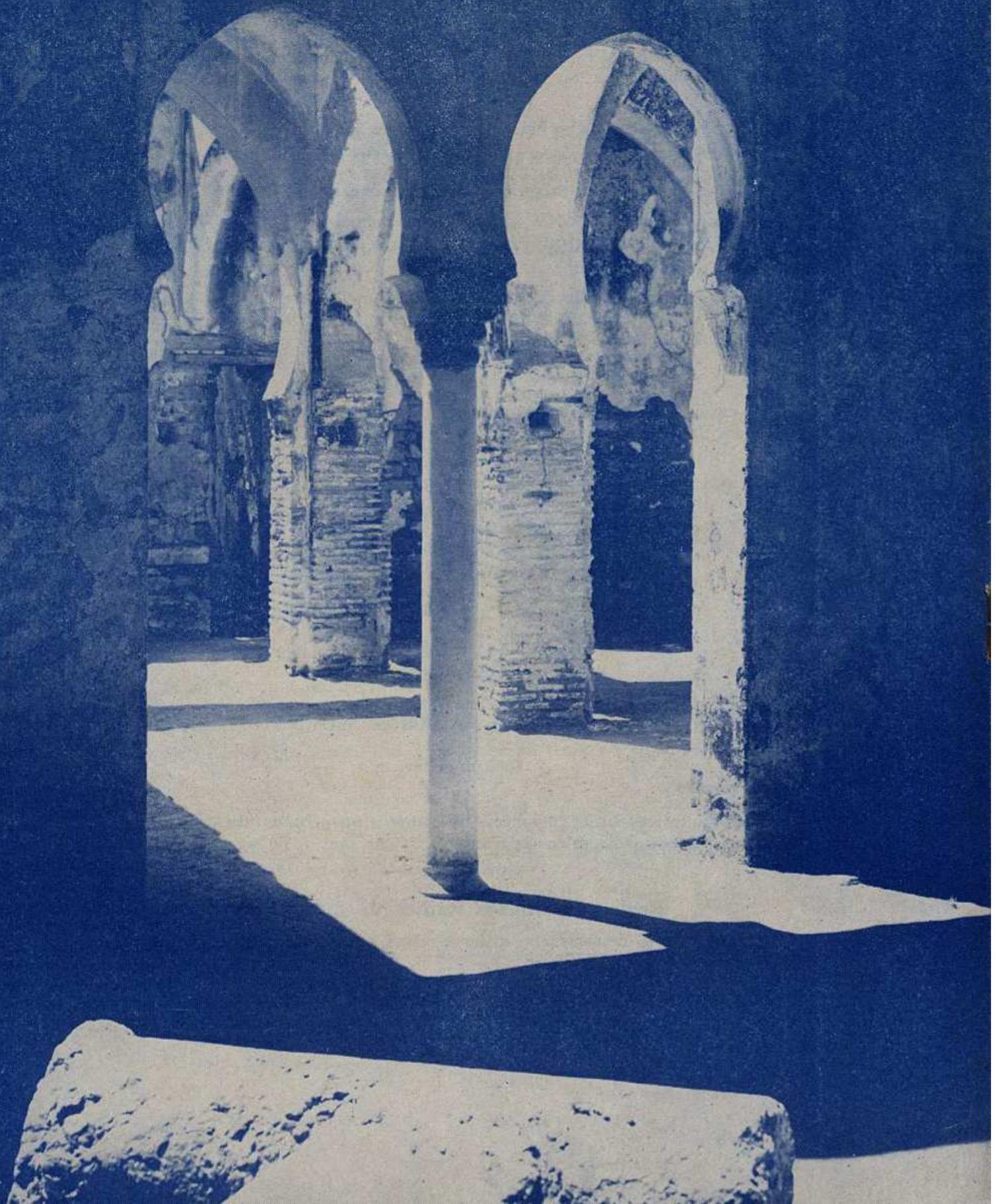
Le 28 Octobre, le détachement entier d'élèves radios a défilé dans les rues de St. Louis à l'occasion d'une parade.

A la suite de cette démonstration une somme de:

\$27,287,00

sera remise par le War Chest aux secours français.

Les CIGOGNES du CHELLAH...





Je ne les croyais qu'en ALSACE, les cigognes. Je les ai retrouvées au mois de Janvier 1942 tout le long de cette plaine humide et verdoyante du RHARB qui s'étend de PETIT-JEAN à RABAT.

Dans les bas-fonds, les genets, autour de l'eau stagnante d'un oued, elles bavardent en compagnie des poules d'eau, des ibis, des canards sauvages, racontant sans doute à leurs compagnes de rencontre leurs derniers souvenirs de FRANCE et d'ESPAGNE.

Vous n'avez pas de nids pour vous fixer, voyageuses inlassables, chaque saison vous amene vers un nouveau pays, et à chaque saison vous vous adaptez à la vie de votre foyer de passage.

Au CHELLAH ou tout n'est que ruines, murs gris et décombres, ou pas une impression de vie ne se dégage, ou tout est imprégné de la silencieuse désolation des siècles qui s'accumulent sur ce qui fut un temple romain, un Forum, une nécropole merenide, dans ce lieu vieux de plus de mille ans, elles ont fait halte.

Vous pouvez les voir des journées entières montant la garde sur des remparts croulants. De quel bien précieux sont-elles gardiennes, ces muettes sentinelles? Rien n'existe, rien ne vit dans cet endroit frappé d'isolement et de l'infinie tristesse de ce qui n'est plus. Seule la succession des jours apparaît plus imperturbable, plus morne, plus poignante que partout ailleurs. Et ces errantes infatigables figées en ce moment dans une immobilité majestueuse en saisissent peut-être aussi, du fond de leur obscur instinct, l'inexorable réalité.

"ETATS-UNIS" de 1939 à . . . 1943"



ABOUDARAM

MARCEL ANDRE. 23.

Parisien - etudiant en droit (Paris-Aix-et Garleton College, Northfield, Minn.)

L'atmosphère qui règne à travers les 48 Etats de l'Union pendant ce doux printemps 1939 semble tellement semblable à celle des autres printemps que nul ici ne peut supposer que l'automne verra éclater un nouveau fléau mondial. Les Americains vivent leur habituelle vie pratique et semblent se désinteresser totalement de ce qui se trame en Europe. L'Anschluss n'a sur eux qu'un mince retentissement, la crise de Munich n'a pas été comprise dans toute son amplitude.

... "L'Angleterre et la France devaient avoir de bonnes raisons pour laisser l'Allemagne saisir et asservir les Tchèques" dit-on ici simplement. Quelques conférenciers, européens pour la plupart, s'efforcent de crier "hola" sur les menées nazies, mais presque tous commettent l'erreur de présenter le problème sous l'habituel lieu commun "Der Drang Nash Osten" au lieu d'affirmer que la domination désirée par le Führer aussi que par les généraux Prussiens est mondiale et dirigée vers d'autres routes que celles de Budapest et de Bagdad.

L'Administration Américaine, certes, était au courant des affaires d'Europe mais il n'est pas certain qu'elle ait eu à cette époque une confiance aveugle dans la diplomatie anglaise. En tous cas le gouvernement ainsi que le peuple d'Amérique semblent ressentir une jouissance maladive à se cacher de plus en plus derrière la doctrine de MONROE, texte vieux et rigide que le développement des flottes aériennes et maritimes rend caduc. Mais ce fait ne semble emouvoir ceux qui savent... et les autres, les plus monstrueux, ne s'en soucient guère. La saison de football se termine, Hollywood produit de bons films. La radio répand à l'envi la swing music de Benny Goodman et de Tommy Dorsey. Les boîtes de nuit de New-York et de Chicago sont archi-combles, l'Amérique est heureuse!

La vie inconsciente s'écoule jusqu'au jour où l'attention est attirée par de grosses manchettes annonçant la mobilisation par le Duce d'une vingtaine de divisions dont les troupes d'avant garde débarquent déjà dans un pays mi-méditerranéen, mi-balkanique sous la protection de leurs croiseurs lourds et de leurs bombardiers. Les Américains se précipitent sur la carte d'Europe pour localiser le "nouvelle victime." L'Albanie est attaquée! Les Etats-Unis s'emeuvent au souvenir de la jeune et jolie reine Geraldine qui avait été si longtemps une "college girl" américaine.

Cette agression, probablement pour rendre hommage au sentiment profondément catholique du pays natal du Pape Pie XII, se produit le Vendredi-Saint.

Le gouvernement du Président Daladier avait donné presque en même temps que Mussolini en Italie, un ordre de mobilisation partielle en France pour faire face aux événements éventuels; la presse italienne, — Virginio Gayda en tête — se déchaînant contre la soeur Latine au sujet de la Tunisie, de Nice et de la Savoie, concluant un beau jour qu'un crachat italien valait plus qu'un Français! Un glissement très notable des troupes françaises d'Afrique du Nord se produisit alors vers la frontière de Libye. L'alerte fut chaude en Europe, mais tout rentra dans l'ordre par la conquête glorieuse de l'Albanie par les Légions de celui qui déjà se voyait Empereur de la Méditerranée!

L'Amérique, sans comprendre le danger qui menace la liberté, commence à sortir de sa léthargie, d'autant plus que la propagande allemande opère maintenant ouvertement dans les Etats du Middle-West et en particulier à Saint-Louis, Chicago et Milwaukee, ville presque entièrement allemande. Cette propagande attaque non seulement les centres industriels en essayant de paralyser, avant même son éclosion, la future industrie de guerre, par des dissensions perpétuelles entre ouvriers et patrons, mais

encore s'infiltre dans les milieux "Jeunes." Les americano-allemands de la région de Saint Louis, passaient leurs week-ends dans des camps véritablement nazis où les jeunes gens habiles comme ceux d'Allemagne, les brassards ornés de "swastika" sont portés fierement et les camps sont limités par de grandes flammes à croix gammées. L'Amérique acceptait sans sourciller...naive et inconsciente du danger.

La réaction naturelle qu'un français pouvait espérer a ce moment contre l'ennemi de 1914/1918 n'apparaît que faible sinon inexistante. Les américains sont dans l'ensemble, intimement persuadés qu'il n'y aura pas de guerre en Europe. la meilleure preuve en est la prise d'assaut des Compagnies de Navigations transatlantiques. Il est impossible de juin à fin juillet de trouver une cabine disponible sur le moindre cargo mixte pour traverser l'Océan qui quelques semaines plus tard sera un des premiers champs de bataille de la "World War II" comme se plaisent à appeler ce nouveau cataclysme, les Americains.

Tous ceux qui avaient décidé de passer leur été autour des lacs italiens ou sur les côtes de France débarquent en Europe dans l'ignorance la plus complète de la situation diplomatique.

Celle-ci est très tendue. Une mission militaire franco-britannique est partie auprès de Staline. le President Roosevelt et le Département d'Etat donnent des instructions très précises à Monsieur William Bullitt, Ambassadeur des Etats-Unis, pour que celui-ci recommande au gouvernement français une fermeté absolue à l'égard de l'Allemagne. l'Amérique laisse entendre un concours total aux Alliés "dans le cadre des lois constitutionnelles."

Cependant le jour de l'annonce du traité d'amitié Germano-Russe, les Americains en vacances commencent à s'émouvoir et à comprendre que la guerre est proche, ils veulent rentrer chez eux mûs par toutes sortes de sentiments dont la peur n'est probablement pas exclue. Le siège des compagnies de navigations est de nouveau à l'ordre du jour. Ils sont toujours persuadés que la guerre éclatant le 2 septembre 1940 à la suite de l'invasion de la Pologne se réglera sans eux. Cette guerre ne les regarde pas et ils ne sont intéressés de l'action que par leurs correspondants de guerre: journalistes et cinéastes. Comme prévu, ils sont des "sympathiques spectateurs" à la cause de la France et de l'Angleterre, mais ils ne veulent pas entendre parler d'envoyer à nouveau leurs enfants "overseas."

A partir de ce moment, sous l'influence du Gouvernement, le peuple américain prend chaque jour de plus en plus conscience du danger nazi ainsi que de la force morale et industrielle que représente les Etats-Unis. La propagande commence à leur faire ingurgiter à haute dose, l'idée de guerre et peu à peu ses efforts seront couronnés de succès : la conscription sera acceptée presque sans murmure. En 1943, quatre ans après la déclaration de guerre, l'Amérique toute entière est à la guerre, l'effort de la nation est inflexiblement tendu vers la VICTOIRE. Une seule devise "BACK THE ATTACK.



SERGEANT HENRI GRAMUSSET (DAUPHINOIS)

Les Cigognes l'ont spécialement ému. Mais qui pourrait se fier à ces "voyageuses inlassables." Au dernier moment l'imprimeur fit remarquer qu'elles avaient brusquement quitté les illustrations de l'article du Sergent Gramusset que vous venez de lire—pages 20 et 21, pour la couverture de F. Mail.

Mais ainsi qu'on peut le lire dans la grande presse "Nos lecteurs auront rectifié d'eux-même. . . ."

— "Le metteur-en-page-eleve-pilote-occupé." —





ABBEVILLE

Eau-forte de Samuel Chamberlain.

*Profil de l'Eglise St. VULFRAN. où en
1514, LOUIS XII épousa MARIE TUDOR
soeur d'HENRI VIII d'ANGLETERRE.—*

Les Livres . . .

"France Revivra"

(*"France will live again"* par Samuel Chamberlain. Introduction de Donald Moffat. Hastings House, Publishers. New York)

—“Connaissez-vous l'histoire du Coq de clocher de Senlis?”—

—“Il a passé quatre siècles sauf trois courts espaces de temps pour cause de réparation au sommet de la cathédrale de Senlis. Chaque fois, la réparation a été effectuée par un membre de la famille Betourne, artisan à Senlis. Et chaque fois les Betourne successifs ont gravé leur nom sur le cuivre battu.”—

Cette anecdote que sans doute ignorent bien des habitants de Senlis est racontée par M. Donald Moffat dans sa présentation affectueuse d'un magnifique livre d'images gravées par son ami M. Samuel Chamberlain. Détail révélateur qui dit éloquemment, à quel point cet essayiste connaît notre pays.

Donald Moffat? Samuel Chamberlain? Deux américains, anciens ambulanciers de 1914-1918, tous deux ayant passé de nombreuses années en France, tous deux auteurs d'études penetrantes sur le France, tous deux frappés en plein cœur par l'année 40 et tous deux aussi décidés à porter témoignage.

De là, ce livre d'art d'amour “France Revivra,” édité en 1941 et à travers lequel défilent les paysages les plus émouvants du “pre carre.” Il est impossible de dire en quelques mots tout le talent d'aqua-fortiste de l'illustrateur M. Samuel Chamberlain. Le trop mince exemple qu'il nous est permis d'admirer ici, l'explique suffisamment. Mais comment ne pas s'arrêter aux raisons d'espérance—disons presque de foi—en la France dégagées pour le public américain par M. Donald Moffat.

“Quel est donc le miracle français?” demande-t-il. “C'est celui de l'intelligence.” Répond-t-il. Trop de lieux communs pourraient à bon droit avoir épuisé aux yeux de beaucoup la réelle signification de ce thème. Donald Nelson va heureusement

plus loin et plus profond. “C'est avec ses mains et son cœur que le Français utilise son intelligence.” Il précise “L'artisan français a toujours aimé à s'exprimer dans son ouvrage, comme flirter avec lui, un peu...” N'est-il pas difficile de mieux et plus exactement expliquer l'humanisme et la sérénité dominatrice et souriante de nos maîtres d'œuvre, les plus hardis et les plus sévères.

—“Demain, après les destructions de la guerre, quel sera le paysage français?”— Donald Nelson n'hésite pas. “Cette France, la vraie France ne peut pas être détruite aussi longtemps que la volonté l'esprit l'instinct de beauté et la considération pour l'artisan survivront et chez les Français ces choses-là sont indestructibles.”—

Des esprits chagrins s'inquiètent de voir traiter le grand problème de la France ainsi de l'extérieur par le pittoresque, le guide touristique, le côté artistique des choses, l'affectivité, l'émotion facile. Mais non, tout se tient il n'y a pas, il ne peut y avoir de cassure dans la machine humaine et c'est de la même source que couleront dans tous les autres domaines les résurrections de demain.

“La France tire sa force et son esprit vraiment de son sol, de cette terre qui elle aussi est indestructible. Il y a une toute particulière et sainte communion entre ce sol français et l'âme française. Le Français—être humain le moins mystique qui soit au monde—possède néanmoins la conviction intime de cette synthèse cachée.”

Quelle parfaite connaissance des choses, à plus de 6000 km de l'île St. Louis! Je cherche un compliment. Oui, Maurice Barres penché lui aussi sur le miracle français l'avait résumé en deux mots “La terre et les morts” . . . C'est bien cela, M. Donald Moffat a retrouvé Barres.

L.T. J. FAUGERAS.

LA CULTURE FRANCAISE EN GRECE ET EN EUROPE ORIENTALE

Au début du XVI^e siècle, sous François Ier, la France signait un traité avec l'Empire Ottoman. Ce fut un tollé général en Europe lorsque l'on apprit ce rapprochement de la première nation catholique et du grand empire Musulman. Mais non seulement la France avait un puissant allié dans sa lutte contre la maison d'Autriche, mais encore devenait la protectrice des Chrétiens en Orient. L'Europe orientale de ce moment était sous la domination Turque. Elle ne devait retrouver sa liberté qu'au XIX^e siècle. La France tenait là-bas une place particulière spécialement dans un pays, la Grèce qui, il ne faut pas l'oublier avait nourri notre pays de sa culture. Notre littérature particulièrement au XVI^e et XVII^e siècles a été très nettement influencé par la langue et les écrivains Grecs. Et même à l'heure actuelle combien de Lycéens en France ne palissent - ils pas sur les textes d'Homère, Xénophon ou Démosthène.

Il ne faut pas s'étonner que nous ayons essayé de rester en contact croisé avec la Grèce et que nous ayons cherché à avoir le plus qu'une simple mission diplomatique. Un magnifique champ était ouvert à l'activité Française en Grèce: l'étude des temps Anciens et de la splendeur des Hellènes. Ainsi notre Gouvernement créa-t-il l'école Française d'Athènes, soeur les écoles célèbres de Rome, et d'Egypte. Cette école a pour but de pratiquer des fouilles et d'essayer de retirer de la terre quelques unes des merveilles dont la Grèce était remplie il y a Deux Mille Cinq Cents ans. L'école Française d'Athènes possède en Grèce plusieurs fouilles réparties un peu partout dans les terres continentales, dans les Cyclades, en Crète mais ses deux plus grands centres sont encore Delos et Delphes. L'école qui au début de la guerre était dirigée par Mr Demangel, gendre de Mr Gillet de l'Academie Française ne comprend que des professeurs sortis de normale Supérieure et qui viennent là passer trois ans, où ils ont l'assurance d'avoir un travail intéressant et la possibilité de trouver tous les matériaux nécessaires pour préparer leur thèse de doctorat. Ils sont ensuite à peu près certains d'aller occuper soit une chaire de faculté, soit une place déjà enviable dans un lycée parisien.

PEYRONNET
FRANCIS RAYMOND.

23. Algérois.

*Licencié en droit.
Elève de l'Ecole Française d'Athènes avocat stagiaire à la cour d'appel d'Alger.*



Mais les fouilles ne sont pas le seul travail de notre école d'Athènes. Elle a aussi pour mission de propager la culture française en Grèce. Le meilleur moyen pour cela est d'avoir des élèves à qui l'on fait suivre les études françaises. C'est l'un des buts de ses membres en faisant passer divers examens Français à Athènes et même à Constantinople. Le plus important est naturellement notre baccalaureat, car une fois acquis il permet aux jeunes Grecs de poursuivre leurs études dans les Universités françaises particulièrement en médecine (il y a suffisamment en Grèce de médecins ayant fait leurs études chez nous à Paris, Lyon et Montpellier pour que l'on parle à Athènes d'une école française de médecine) mais le "bachot" n'est pas le seul diplôme français que l'on puisse acquérir là-bas. Il y en a deux autres très suivis.

Le premier est un examen spécial que l'on fait subir aux jeunes gens qui désirent professer dans les écoles grecques et qui prennent le Français comme langue étrangère. Il y a à Athènes une école spéciale ouverte à ces étudiants et près d'une centaine en sortaient chaque année.

L'autre examen a une grosse importance: c'est le brevet. Cela provient de l'influence énorme exercée en Grèce particulièrement dans les îles par les missionnaires français. On ne se rend peut-être pas assez compte dans notre métropole du bien que toutes ces femmes et ces hommes peuvent faire là-bas à notre pays, ainsi d'ailleurs que partout ailleurs dans le monde. Le brevet donc est très important, surtout pour les jeunes filles. En voici la raison: la Grèce est un pays pauvre et les gens y sont comme de juste assez peu fortunés. Il leur est donc difficile de doter leurs enfants. Et le brevet Français en beaucoup d'endroit sert de dot.

On estime qu'une jeune fille qui a une certaine éducation est une personne bien, donc un beau parti. Je puis illustrer cela d'une histoire dont je garantis l'authenticité. Au moment des examens, je passais moi même mon baccalaureat, il y avait parmi tous ceux et toutes celles qui se presentaient au brevet une candidate qui semblait nettement plus âgée que les autres. J'ai su que c'était la neuvième fois qu'elle essayait d'avoir son examen et le professeur qui me l'apprenait me dit en même temps que quelques soient ses réponses elle serait reçue cette fois pour pouvoir enfin se marier. Elle fut reçue et effectivement quelques mois après était mariée.

Il ne faut donc pas s'étonner que, grâce à ces gens qui se dépensent sans compter, membres de l'Ecole d'Athènes, missionnaires et aussi, il faut bien le dire, la petite colonie française d'Athènes, la Ligue Franco-Hellénique, bien qu'avec des moyens financiers modestes, soit la Ligue Gréco-Etrangère, la plus importante et compte plus de trois mille membres, tous figurant dans l'élite athénienne. Il ne faut pas s'étonner non plus d'entendre parler français dans la rue à Athènes et de voir que notre pays a gardé là-bas une influence si profonde que l'on doit faire remonte à ce fameux traité de François Ier, puisqu'il y en a encore des vestiges. C'est ainsi qu'à la cathédrale d'Athènes il ya deux bancs réservés pour les diplomates, celui de droite pour l'Autriche, l'Italie, la Hongrie, la Pologne, celui de gauche pour la seule France.

(A Suivre)

"Parlez-vous Français?"

- "Moan, tea, cat meal p. a. Seal view play?" —
- "Levy vote neigh, of sea?" —
- "Sank, see, set wheat, —"



Tels sont les exemples de prononciation figurée que l'instructeur HAROLD HOTALING propose à votre sagacité.

Oui! Mais les comprenez-vous?

Reponse au sujet . . .

D'un problème démographique

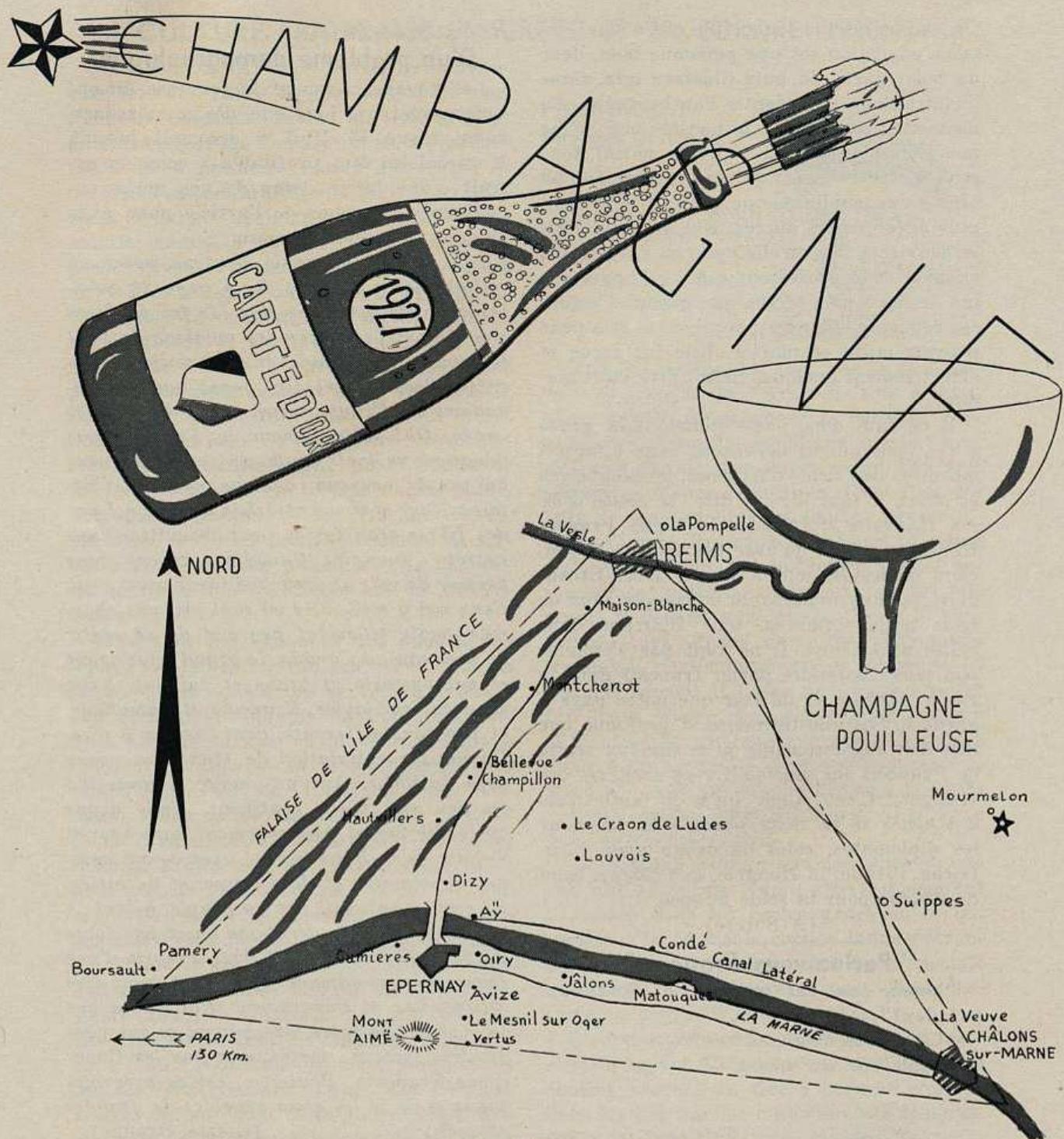
Les voyages forment la jeunesse dit-on! Puisse celui très long que, dès sa naissance, notre revue F. Mail a accompli jusqu'à Montréal lui être profitable : voici un extrait d'une lettre d'une de nos amies canadiennes à propos de l'article paru page 29 dans le premier numéro.

... Je ne roudrais pas me poser en critique mais l'article de la page 29 mériterait quelque controverse. Je ne voudrais pas aller à l'encontre des opinions de l'auteur mais, à mon avis, on peut toujours discuter, n'est-ce pas? Un "repiquage" de Canadiens en France serait une solution très...osée. Oh! nous aimons la France, nous l'adorons même! Seulement nous sommes un peuple heureux, quoique non sans histoire. Nous sommes attachés à notre sol par des fibres trop fortes pour le quitter sans regret. Tous les Canadiens vivent dans l'espoir de voir un jour la France, c'est vrai. Ceux qui y sont allés en sont revenus charmés—mais tellement heureux de se sentir de nouveau au Canada, le grand pays jeune et enthousiaste et brave et vaillant. Nous sommes semblables, Français et Canadiens, et pourtant différents, c'est curieux à dire. Depuis la capitulation de 1763 nous avons vécu paisibles. Aucune guerre sérieuse n'a eu lieu sur notre continent. Nous avons évolué librement, heureusement, sans heurts. Tandis qu'en France vous avez connu nombre de déboires et de guerres, et de luttes. Et ceci ne rajeunit pas un peuple, hélas!

Toutes ces considérations n'ont pas force de Loi, elles ont germé dans l'esprit d'une jeune fille canadienne. Elles sont, peut être incomplètes et incertaines. J'ai dit ce que je pensais. De votre idée, pensez ce que vous voudrez mais ne mésestimez pas les Canadiens Français. Peut-être, est ce présomptueux mais je les crois capables de grandes choses!

(GISELE BERUBE)

Oui Chère Amie, avec vous nous croyons les Canadiens Français capables de grandes choses. Nous comprenons votre attachement au sol natal et partageons votre point de vue. L'amour si profond et sincère que vous éprouvez pour le grand Canada ne peut que nous séduire car ses belles qualités d'enthousiasme, de bravoure et de vaillance, la France pour sa plus grande fierté, revendique l'honneur de lui avoir transmises.



Vendanges

Debout de bon matin dans le brouillard glacé
 Les vendangeurs s'en vont, grimant sur le coteau
 Où les grappes dorées, depuis trois mois d'été
 Attendent impatiemment la serpe ou le couteau.

La vigne que l'on blesse, la grappe que l'on cueille
 Pleurent dans le matin, et, la haut le soleil
 Voilé par le brouillard, lentement se recueille
 Pour attendre la mort de ce pampre vermeil.

Les vendangeurs courbés comme sous un fardeau
 Avancent lentement, sécateur à la main
 Séparant du sarment, dans leurs rudes travaux
 Les grappes qui saignent et qui deviendront vin.

RENE MEUNIER

La Champagne

par le Sous-Lieutenant
MEUNIER

Une triste plaine crayeuse, une terre stérile et sans attrait? Non! . . . des coteaux verdoyants, des pampres vermeils et sans pareils, des caves à jamais égalées, un vin de tous estimé.

Les géographes ont appelé une certaine partie de cette province la "Champagne Pouilleuse." Avouez que cet adjectif a par lui-même un sens bien péjoratif. Mais cette champagne pouilleuse n'est pas toute la Champagne et puis, elle a son histoire. Souvenez-vous de Tahure, de Sommepy, du Mont Cornillet, de la Pompelle et de combien d'autres villages rayés de la carte par les boches en 1914-1918. Je me rappelle encore une promenade faite en 1938 parmi ces illustres champs de bataille : à terre une poussière d'éclats d'obus tout rouillé, tout tordu, des Barbelés enchevêtrés partout et de place en place un simple écritage : "Ici était le village de X..." A la Pompelle, une borne portait encore ces mots : "Ici fut arrêté l'envahisseur, 12 septembre 1914."

A l'ouest et au sud de cette héroïque terre de Champagne, c'est la Champagne humide. Elle est délimitée approximativement par un triangle ayant ses trois sommets sur Epernay, sur Reims et sur Châlons sur Marne. La falaise de l'Île de France qui s'étend entre Reims et Epernay constitue la dorsale de cette contrée. C'est sur le flanc sud de cette petite chaîne que s'étend le vignoble champenois.

Voulez-vous m'accompagner? nous allons visiter quelques coins.

Partons d'Epernay par un beau matin de septembre vers huit heures. Un brouillard assez épais noie toute la vallée de la Marne et le soleil a peine à percer ce voile. Prendons la route de Reims; tout d'abord nous traversons la Marne, puis le canal latéral à la Marne et commençons l'escalade de la Montagne de Reims.



RENE MEUNIER

24. Champenois

*Ingenieur des Arts
et Metiers de Chalons
sur Marne.*

Douze kilomètres de côte et reposons-nous. Une vue magnifique s'offre à nos yeux, regardons vers Epernay; Ici le soleil s'est levé et au loin, tout en bas on distingue maintenant la Marne qui coule doucement. Très près de la route quelques bois et immédiatement de la vigne, cette vigne reçoit les premiers rayons dorés; l'endroit où nous sommes? Bellevue. Voyez-vous, ce n'est qu'une petite auberge là, au bord de la route en plein milieu des bois. Au mois de mai nombreux sont les jeunes gens qui viennent dans cette auberge pour se délasser, dans ces bois pour cueillir le muguet. Aujourd'hui c'est jour de vendange et on voit à perte de vue, piquetant de points noirs l'immense tapis vert, les vendangeurs qui sont au travail depuis ce matin de très bonne heure.

Continons! la route est plate maintenant et serpente dans les bois. Nous arrivons ? Montchenot. Le ciel est très pur et depuis ce petit village nous pouvons distinguer dans le lointain en direction du Nord, une immense tache claire : Reims reposant au pied de sa cathédrale. La route descend rapidement et nous voici à Maison-Blanche. Sur notre droite, une énorme construction : c'est l'hôpital américain érigé par nos Allies à l'issue de la guerre 1914-1918. Voici la banlieue rémoise; à notre gauche un terrain d'aviation civile; puis Reims, ville moderne, entièrement reconstruite après avoir été complètement ravagée par les boches en 1918. De grands boulevards, des rues rectilignes, des esplanades, de grands squares, d'immenses foyers. Ici près du Monument aux Morts voici la "Porte Mars" construite par les Romains et dernier vestige de la bataille des Champs Catalanniques en 451. La-bas, la cathédrale pointe vers le ciel ses deux flèches noires.

Prenez maintenant la route de Châlons sur Marne. Les bois se font de plus en plus rares, le vignoble s'estampe dans le lointain, nous sommes dans la plaine champenoise, presque dans la champagne pouilleuse. Sur notre droite voyez quelques champs de blé, quelques prairies. Voici Châlons sur Marne, ville triste et calme, intéressante surtout par son Ecole Nationale des Arts et Métiers fondée par Napoléon Ier en 1806.

Engageons nous sur la route d'Epernay. A gauche et à droite une grande plaine blanchâtre, ce sont les derniers confins du camp de Châlons . . . la route est très plate,

puis vers Tâlons les vignes cette route devient capricieuse; à nouveau nous voici au pied de la palaise de l'Île de France et les vignes réapparaissent. Au sud, le Mesnil sur Oger, petit village aux crus renommés, et enfin Epernay la petite ville champenoise reine du Champagne. C'est ici que nous pourrons visiter les caves des Maisons Mercier, Moët et Chandon, Perrier-Jouet et bien d'autres moins connues mais qui apportent leur part à la grande renommée du Champagne.

A demain, chers amis, cette fois nous visiterons la Champagne en touristes.

SAINT - EMILION



Aspirant

ROGER
GUILLAUME
23 ans.

Saint Emilionnais

—Saint-Emilion! Evocation mélancolique pour l'élève-pilote français qui contemple d'un œil atone sa bouteille de "Pasteurized Milk" ou de "Coca-Cola"!

—Saint-Emilion! Nom dont le seul prestige sait faire briller les regards, donne aux yeux cet éclat sans pareil qui suit les bons diners et les fines libations....

—Sa situation géographique, son contour, ses caractéristiques, détails pratiques négligeables que je ne mentionnerai pas. Pour tous, c'est le centre d'un monde merveilleux où vivent des gens heureux, enjoués, monde de bons vivants, fréquenté par les fins gourmets qui viennent en foule apprécier en ses murs ce vin inégalé.

—Petite cité si girondine, ton clocher élancé, les vieilles murailles, tes pierres respectables n'ont nul besoin d'une basse propagande. Tes coteaux, ton terroir appor-

tent et apporteront toujours, sous la forme matérielle d'un "dive bouteille" la preuve tangible de ta supériorité.

—Ce vin, ce "Saint-Emilion" le connaissez-vous vraiment? Avez-vous eu sur votre table, l'authentique, l'unique "Saint-Emilion"? C'est un vrai vin, pur produit du raisin dont il a gardé les qualités fruitées et naturelles. La terre grasse des coteaux, les cépages méticuleusement sélectionnés, les pluies de printemps, le soleil d'Août et les soins incessants des propriétaires, quasi maternels pour leur vigne, tout a contribué à enrichir les grappes vermeilles de qualités premières.

Puis vient la vinification où la nature, à elle seule, transforme, dans un cuve bouillonnante, le raisin en un vin puissamment coloré, riche et fort, alcoolisé et doux à la fois, qui mérite le nom que lui donnent ses maîtres : "c'est un vin plein." Retiré de la cuve, il passe dans les belles barriques bordelaises où il va vieillir et prendre lentement le mûrissement de sa race. Il y restera quelquefois plusieurs années, surveillé, soigné sans relâche par son propriétaire qui l'élève comme un fils de grand avenir. La delicate mise en bouteilles viendra ensuite et il continuera à vieillir lentement sous son bouchon de liège, attendant son heure.

—Cette heure viendra un repas de famille, un banquet en sera l'occasion, ou bien, loin de sa terre natale, il présidera à un dîner de choix, là où l'auront conduit les exportations d'un négociant ou les achats d'un bon connaisseur aux goûts raffinés.

—Rien n'a été laissé au hasard pour sa dégustation. La maîtresse de maison avisée sait que certains plats sont interdits dans un dîner où le bon vin coulera. Elle évitera les sauces compliquées, les assaisonnements extraordinaires qui dénaturent tout. Mais les volailles, les viandes grillées, et surtout le gibier seront choisis, les fromages sélectionnés avec soin.

—“Chambrée” comme il convient, respectablement poussiéreuse, la bouteille est là, attirant tous les regards. Enfin ce vin coule, limpide, avec des reflets moirés de vieux velours—Le verre, fin et pur, est maintenant dans la main du dégustateur qui l'agit lentement d'un mouvement circulaire et le lève dans la lumière. Le connaisseur commence son examen. Il évalue déjà les premières qualités : ces teintes de rubis, ces reflets sombres de sang violent, quelquefois très noir, mais jamais trouble. Puis il sent le vin, se grisant déjà d'un “bouquet” à nul autre pareil qui sait flatter l'odorat comme la plus délicate des fleurs, et ensuite le déguste. Des yeux se ferment, ses joues palpitent, son palais juge. Il

“goûte” avec un recueillement profond, presque religieux. Maintenant il sait ce que vaut ce vin, il parle; en quelques mots précis, en termes de viticulteur, il définit qualités et défauts. Comme un critique devant une œuvre, par une argumentation magistrale, il détaille ce nouveau candidat. De l'épreuve celui-ci sortira, parfois sévèrement jugé, souvent grandi car notre vin ne souffre pas la médiocrité, il s'impose toujours.

“Vin de terroir” disons-nous souvent. Expression vinicole dont le symbole prend maintenant un sens plus profond, plus national. Car je n'oublie pas, doux petit coin de France, que le Boche est là aussi. Il souille ton sol, essayant de se gorger du produit de ta terre. Le teuton goulu a voulu boire ton vin comme il absorbait sa bière. Oh! Sacrilège, ces vils profanes ont cassé tes vieilles bouteilles sur le bord des tables, tels de nouveaux vandales qui croyaient ainsi faire la conquête d'un domaine qui leur est interdit à jamais.

—Courage, petite capitale de la vigne, tes coteaux retentiront encore des cris joyeux des vendangeurs que le Boche ne sera plus là pour étouffer. En tête de tout ce qui a fait le renom de notre pays, ton vin de race retrouvera sa place car il est bien Français.

NOS AMIS DANS L'ALABAMA

Mr. et Mme. Albert BERTHON
 Mr. et Mme. Augustin BOSSUGE
 Mr. et Mme. Tom BENNERS
 Mr. et Mme. Roscoe CHAMBLEE
 Mme. GENTLEY
 Mr. et Mme. Alen LOWMAN
 Mr. et Mme. Ernest MAC GEE
 Mme. Marguerite SARRI
 Mr. et Mme. Clovis GADILHE
 Mr. et Mrs. THIELENS
 Mme. TALIAFERRO (Tuscaloosa)
 Mme. Jeanne YOUNGBLOOD
 Dr. et Mrs. Andrew GLAZE
 Dr. et Mrs. Y. DABNEY
 Mr. et Mrs. William PRICE
 Mr. Emile GADILHE
 Mlle. BESSIÈRE

Mr. Robert BILL
 Mr. et Mme. COOPER
 Mme. SAUSSUGE
 Mme. ERCH
 Mr. GADHUIILLE
 Mr. JONES
 Mrs. BENNERS, 2515 Crest Road, Birmingham
 Mrs. MORRIS BUSH, 2 Country Club, Birmingham
 Mrs. SAM E. GREEN, Redmont Road, Birmingham
 Mrs. MACKERETH, 1505 9 eme Street, Tuscaloosa
 Mr. NED JONES, Birmingham
 Mr. MACNAMEE
 Mme. ASHE

PRECISIONS SUR LE MOTEUR

MOTEUR

La présente étude a pour but de préciser quelques questions sur le fonctionnement théorique du moteur.

Rappel de définitions

Soupape d'admission (intake valve)
 Cane (cam)
 Contre Poids (counter weights)
 Bougie (sparkle)
 Soupape d'Echappement (exhaust valve)
 Piston (piston)
 Bielle (connex rod)
 Carter (crankcase)
 Manivelle (crank shaft)

Au point mort haut: La vitesse du piston est nulle; la bielle et manivelle sont rectilignes; le volume des gaz est minimum.

Au point mort bas: La vitesse du piston est nulle; la bielle et manivelle sont rectilignes; mais le volume des gaz est maximum. Le volume engendré par le piston dans son déplacement du P.M.H. au P.M.B. est la cylindree. (Volumetric Efficiency).

Soit L la course du piston (stroke)
 Soit d le diamètre de la cylindree ou alesage (bore)

$$\text{on a } V = \frac{\pi d^2 \times L}{4}$$

I. TAUX de COMPRESSION (Thermal Efficiency)

Quand le piston se trouve au P.M.B. Le volume occupé par les gaz est $V + v$. (Si l'on appelle v le volume de la chambre de compression (Clearance volume)).

A ce moment la soupape d'admission étant ouverte il y a équilibre entre la pression atmosphérique extérieure et la pression intérieure.

Donc Pression atmosphérique = Pression intérieure = 1 kg. 033. Quand le piston arrive au point mort haut, le volume des gaz est v . et la pression p a augmenté. La loi de Mariotte appliquée à ce cas donne:

$$P (V + v) = p v$$

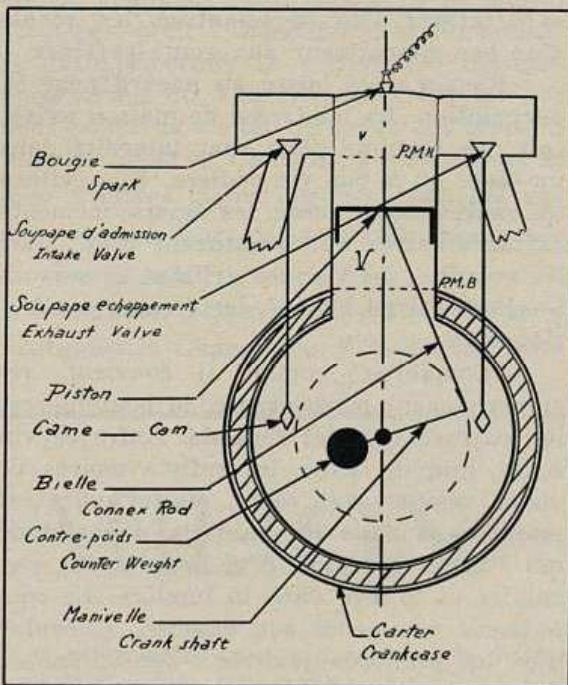
$$\text{d'où } p = \frac{P (V + v)}{v}$$

or, P est peu différent de 1

$$\text{on a donc } p = \frac{V + v}{v}$$

La compression des gaz augmente leur température et pratiquement on a

$$p = \frac{(V + v)}{v} 1,41 \text{ (Thermal Efficiency)}$$



II. LE CYCLE A QUATRE TEMPS DE BEAU DE ROCHAS

1. INTAKE

1. Aspiration (1/2 Tour) remplissage du cylindre.

2. COMPRESSION

2. Compression (1/2 Tour) a pour but de faciliter l'explosion.

- a) le mélange est homogène
- b) la température s'élève
- c) la pression initiale aussi

3. POWER

3. Temps Moteur (1/2 Tour)

- a) Explosion
- b) détente pendant laquelle la pression décroît.

4. EXHAUST

4. Echappement

Expulsion des gaz brûlés.

Ainsi pour deux tours de l'ensemble bielle-manivelle nous n'obtiendrons qu'un temps moteur.

Le graphique théorique suivant présente l'ensemble des opérations.

Par

L'ASPIRANT
TELLIEZ

GUSTAVE JULES

27. Flandres
(CAMBRAI)

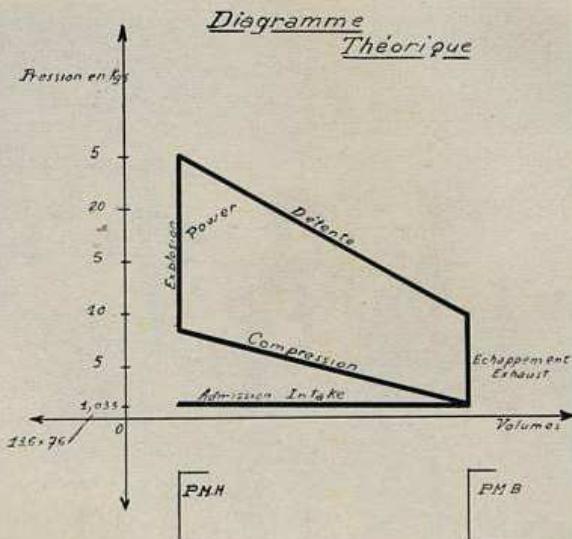
Ecole Normale.



DIAGRAMME THEORIQUE

En réalité un moteur ne donne pas cette courbe. Mais il sera possible d'examiner plus tard comment un moteur qui a subi un réglage tend à fournir un graphique qui s'approche de cette courbe théorique.

(Dessins de l'E.A.R. Chardenot)



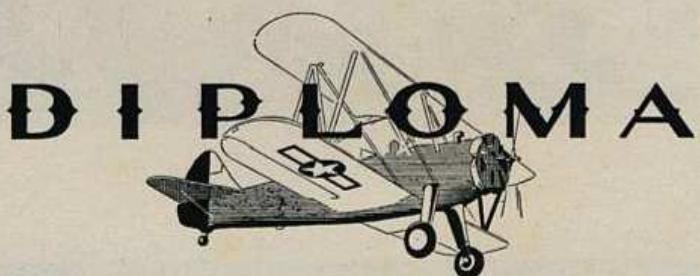
SOUVENIRS D'UNE GRADUATION A TUSCALOOSA —ALABAMA—



Capitaine Junius J.
CHAMPEAUX

Choisi comme tireur d'élite participe aux concours nationaux et internationaux de Camp Perry (Ohio). Le 14 novembre 1942 assure les fonctions d'“ADJUDANT” à la base de Tuscaloosa et le 1 juillet à l'arrivée

des détachements français passe Officier Commanding of Students. Par ses origines doublement françaises (sa famille maternelle est établie en Louisiane depuis plus de deux cents ans et sa famille paternelle venant du Canada Français) le Capitaine J. J. Champeaux était tout désigné pour remplir cette fonction. Il est bien inutile de dire le dévouement avec lequel il a su mener à bien sa tâche.



LT. J. P. HOUSER

Belmont (N.C.). Graduated Appalachian State Teachers' College, Boone, N.C.—Principal Belmont Central School, Belmont, N.C. Enlisted in the U. S. Army July 25, 1943. Assigned the 51st A.A.F.F.T.D. Tuscaloosa, Alabama.







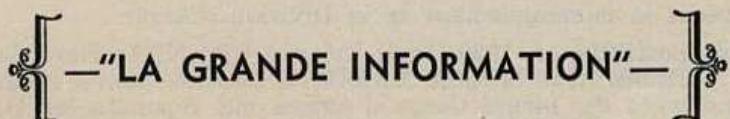


FRANCE!!

*Voix de la douce France, aux accents immortels,
 O voix claires, chantez par ces temps si cruels:
 L'allégresse et le deuil portent la même gloire!
 O campagne angevine, ô plaines de la Loire,
 Villages et châteaux, que d'echos endormis
 Le réveillent en nous! Tes voix toutes, Paris,
 Tous tes appels, sont là: les ponts, les quais, le Louvre,
 Le Carrousel, la Seine et la porte qui s'ouvre
 A nos pleurs—Notre Dame—où sur un ton emu,
 Les mains jointes, l'on parle à ceux qui se sont tus.
 O vous, morts dans les airs, de la mort la plus belle,
 Comme l'oiseau qui tombe en repliant ses ailes.
 Et vous à qui la mer prépare le tombeau,
 Et vous tous qui parlez du fond de nos prières,
 Bénis, sacrés, couverts de sang et de lumiere!
 C'est toi, France, qui dis en ton chant exalté:
 Jamais ne périra ce qui fut ma beauté!
 C'est toi qui dis: l'épreuve est belle et la souffrance!
 Reconnais-nous dans notre élan vers toi, ô France!
 Et puisque te voilà debout dans ta douleur,
 Nous te gardons la "Foi" et tu vis dans nos coeurs.*

ALOYSIO DE CASTRO
 (de l'Academia Brasilera)

Cette poesie fut écrite par un admirateur de la France en 1940, après la defaite.



—“LA GRANDE INFORMATION”—

*Dans un recent No. du Reader's Digest.
 Nous lisons—.*

“A French woman scientist said recently: “It is generally understood that about one in every ten marriages in France has been polygamous. Not legally so, of course. But men have illegal wives in addition to their legal ones, and often maintain two homes and two sets of children.”

— Qui pouvait donc être cette “savante” française aussi bien renseignée?

Nous nous sommes adressés à l'auteur de l'article M. Amram Scheinfeld 24 West Eight St. New York City.

Voici sa réponse:

Your letter to READER'S DIGEST regarding my recent article on “The Hus-

band Shortage” has been forwarded to me.

The statement which you quote was indeed made to me by a French woman scientist, and came in the course of a discussion in which a number of other well-known persons were present. However, the statement was made “off the record,” as we say in this country, with the understanding that I was not to use her name. I cannot therefore comply with your request to reveal her identity.

La cause est entendue.

Qu'on ecrive des enormités sur la France, passe encore...Mais qu'on ne les mette dans la bouche de Français dont il est impossible de vérifier l'identité et . . . la science, c'est un peu trop—

La France a Washington

Au moment de mettre vous presse, nous apprenons—

LE GENERAL BEYNET PREND POSSESSION DE SES FONCTIONS COMME CHEF DE LA MISSION MILITAIRE FRANCAISE A WASHINGTON

Hier, 11 Novembre, le General de Corps d'Armee, Paul-Etienne BEYNET a pris possession de ses fonctions de Chef de la Mission Militaire Francaise a Washington.

Le General BEYNET etait precedentement a Londres ou il remplissait les fonctions de Commissaire a la Guerre au sein du Comite National Francais.

Ne a Chatillon de Michaille dans l'Ain, le 29 Octobre 1883, Paul-Etienne BEYNET entra a l'Ecole de Saint-Cyr en 1904. Il commanda avec le grade de Capitaine le 53eme Bataillon de Chasseurs apres avoir participe aux premieres batailles de la guerre de 1914.

En Mars 1915, il recut le commandement du 114eme Bataillon de Chasseurs, et en Aout 1916 il devint commandant du 52eme Bataillon de Chasseurs Alpins.

Paul-Etienne BEYNET a ete cite 10 fois et ete blesse 3 fois. Il est grand Officier de la Legion d'Honneur.

Apres la guerre, Paul-Etienne BEYNET servit comme Commandant a l'Etat-Major de l'Armee Francaise en Hongrie et plus tard a l'Etat-Major de l'Armee du Rhin.

Il fut transfere en 1925 a l'Etat-Major General Commandant en Chef de l'Armee d'Orient et participa aux operations dans le Djebel-Druze en Syrie.

Promu au grade de Lieutenant-Colonel en 1927, Paul-Etienne BEYNET fut nomme Chef d'Etat-Major Adjoint et plus tard Chef d'Etat-Major des troupes du Levant avec lesquelles il resta jusqu'en 1932, epoque a laquelle il fut nomme Colonel et recut le commandement de la 7eme Demi-brigade de Chasseurs Alpins.

En 1936, il fut nomme General de Brigade et devint Gouverneur Militaire de Briancon.

En 1938 il recut le commandement de la Division d'Alger.

Au debut des hostilites en 1939, Paul-Etienne BEYNET, alors General de Division, occupa des positions dans la ligne Mareth en Tunisie, puis il recut, en Novembre 1939, le commandement du 14eme Corps d'Armee qui repoussa les Italiens dans les Alpes et qui tint tete aux Allemands sur le Rhone jusqu'a l'armistice.

Apres l'armistice, Paul-Etienne BEYNET commanda le 19eme Corps d'Armee a Alger a partir du mois de Juillet 1940; il fut nomme General de Corps d'Armee en Fevrier 1941.

Il devint, en Octobre 1941, President de la Delegation Militaire Francaise a la Commission d'Armistice a Wiesbaden.

Il donna sa demission en Novembre 1942 et rejoignit Londres en Mars 1943 ou il entra dans le Comite National Francais.

LE GENERAL BETHOUART EST NOMME GENERAL DE CORPS D'ARMEE

LE GENERAL DE DIVISION MARIE-EMILE BETHOUART, a ete nomme General de Corps d'Armee par une Decision venue d'Alger. Cette nomination prend date le 11 Novembre 1943.

NOUVELLES DE FRANCE

Des témoignages irrécusables révèlent l'existence en France d'un puissant mouvement de rénovation spirituelle. D'une conception plus large et plus riche de sens que les "underground" dont on parle si souvent : l'underground ouvrier, l'underground militaire, un underground spirituel et chrétien s'est constitué. Le grand danger pour ce mouvement, c'est la Catholicisme "officiel" du régime de Vichy, création de Mr. Alibert, qui a cherché à identifier dans l'esprit du peuple le Catholicisme et le despotisme soit-disant éclairé.

L'Église ne pouvait admettre une doctrine excluant tout principe de charité et de justice; car, plus forts que les exhortations paternelles du Maréchal, s'élèvent les cris du peuple persécuté par les agents de Himmler.

Les courageuses déclarations de Mgr. Saliège et de tant d'autres prêtres sont d'autant plus significatives qu'elles répondent au sentiment profond des masses populaires.

Les Editions de la Maison Française viennent de publier un extrait des "Cahiers du Témoignage chrétien," publications clandestines qui expriment, comme au temps des Catacombes, la Foi d'un peuple martyrisé. Il s'agit d'un livre qui sera peut-être l'un des documents les plus importants sur l'avenir du peuple français.



Mc LESTER HOTEL - - - PHONE 5581
CAFE PHONE 3395

Allez Diner Chez

Pug's

LE RENDEZ-VOUS DE LA
JEUNESSE ETUDIANTE
DE L'ARMEE DE L'AIR FRANCAISE
... DES GASTRONOMES ...



UNIVERSITY AV. 1001

TUSCALOOSA

BUFORD STUDIOS

... congratulates those of you who are in a position to fight for the liberation of your homeland. We have many friends among you, sincere and lasting friendships, aside from business relationships. We invite your patronage, assuring you of quality photographs that will serve as souvenirs of your stay among us, and as remembrances of the stages through which you passed in order to reach your fondest goal, the liberation of France.

BUFORD STUDIOS

PORTRAITS

REPRODUCTIONS

PHONE 7182

2213 Broad Street

Tuscaloosa, Alabama

**NOUS SOMMES HEUREUX D'AVOIR L'OCCASION DE RENDRE
SERVICE AUX ELEVES PILOTES DE L'ARMEE FRANCAISE**

88 U-DRIVE-IT

TELEPHONE 4488

NOS VOITURES SANS CHAUFFEUR PEUVENT ETRE

LOUEES POUR UN JOUR OU PLUS

On nous écrit

—“La colonie française aux U.S.A. vient de se distinguer dans sa participation au 3eime emprunt de guerre. Pourquoi ne pas participer en même temps à une action plus intimement nationale : par exemple l'achat d'un escadrille qui serait pilotée par les meilleurs élèves actuellement en stage aux U.S.A.”—

F. Mail s'interessera particulièrement à cette initiative.

A quand le baptême de la nouvelle escadrille “Lafayette”?—

Buy War Bonds